This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2nd
1-10-0
x/s
1a

Zah. III A. 12

LES

TROIS FEMMES:

NOUVELLE.

PAR L'AUTEUR DES LETTRES DE LAUSANNE, PUBLIÉE POUR LE SOULAGEMENT D'UNE DE SES AMIES DANS LE MALHEUR.

EN DEUX VOLUMES.—VOL. I.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de Baylis, Greville-Street:

Et se trouve chez J. DEBOFFE, Gerrard-Street; DULAU & Co., Wardour-Street, & chez tous les Marchands de Nouveautés.

1796.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

INTRODUCTION.

POUR qui écrire désormais? disoit un jour le Commandeur de *Latour*. Pour moi, dit la jeune Baronne de *Berghen*.—On ne pense, on ne rêve que politique, continua le Commandeur. J'ai la politique en horreur, répliqua la Baronne, & les maux que la guerre fait à mon pays me donnent un extrême besoin de distraction; j'aurois donc obligation à l'écrivain qui, ne fût-ce qu'un jour ou deux, occuperoit agréablement ma sensibilité & mes pensées.

Mon Dieu, Madame, reprit le Commandeur, après un moment de silence, si je pouvois..... Vous pourriez, interrompit la Baronne... Mais non, je ne pourrois pas, dit le Commandeur; mon style vous paroîtroit si fade, comparé à celui de tous les écrivains du jour; ils inventent, ou bien ils se perdent dans les systêmes, & moi je me bornerois à raconter. Regarde-t-on marcher un homme qui marche tout simplement, quand on est accoutumé à ne voir que tours de force & sauts périlleux? Oui, dit la Baronne; on regarderoit encore marcher quiconque marcheroit avec rapidité, & passablement de graces, vers un but intéressant. J'essayerai, dit le Commandeur; les entretiens que nous eûmes ces jours passés sur *Kant*, [philosophe Allemand que l'on dit être un penseur profond; il est encore plus admiré, qu'il n est

n'est entendu par ceux qui lisent ses ouvrages,] sur sa doctrine du *devoir*, m'ont rappellé trois femmes que j'ai vues..... & où? demanda vivement la Baronne. Dans votre pays même, répondit le Commandeur, en Allemagne. Quoi des Allemandes? Mais, dit le Commandeur, l'une est Alsacienne c'est presque Allemande; l'autre Françoise: pour la troisième elle semble être cosmopolite, personne ne connoît sa patrie.

Près de ces femmes, je me suis convaincu qu'il suffit pour faire excuser jusqu'à un certain point des foiblesses ou des torts, d'avoir un sentiment quelconque du *devoir* & quelque soin de remplir ce qu'on juge *son devoir*; n'importe que cette idée soit confuse ou débrouillée, qu'elle naisse d'une source ou d'une autre, qu'on s'y soumette

plus ou moins parfaitement, j'oserai vivre avec tout homme qui aura une idée quelconque du *devoir*.

Vous oserez vivre avec tout le monde, dit un sectateur de *Kant*; cette idée est universelle & pour ainsi dire innée.

Innée! cela vous plaît à dire, s'écria un professeur en théologie, la manifestation seule de la volonté divine peut nous la donner.

Une longue discussion suivit où personne ne s'entendoit. J'entreprendrai volontiers de prouver, dit le Commandeur. . . . Allez entreprendre d'écrire, dit la Comtesse.

Quelques jours après il revint chez la jeune Baronne avec son manuscrit, & il lut ainsi :

LES

LES TROIS FEMMES.

Emilie avoit seize ans & demi, quand elle sortit de France avec son père & sa mère, gens de mérite, de naissance, d'honneur, & qui avoient été assez riches pour espérer de bien marier leur fille.

Elle étoit fille unique ; elle avoit de la beauté & de l'esprit ; on lui avoit prodigué toute sorte d'instruction, & cependant ses prétentions, comme son amour-propre étoient très-modérées. Elle parloit avec assez de simplicité, & elle témoignoit des égards aux étrangers qui l'accueilloient.

Son père & sa mère espéroient ainsi que tant d'autres, une contre-révolution, uniquement parcequ'ils la désiroient. Cet espoir les avoit empêché

de vendre, lorsqu'il en étoit temps encore, une terre en province & un hôtel à Paris.

Sans prévoyance d'abord, & bientôt presque sans argent, les inquiétudes triomphèrent de leur raison; le chagrin altéra leur santé & les conduisit au tombeau presque en même temps.— Vivez pour moi, s'étoit écriée la malheureuse *Emilie*, considérant l'étendue de la perte dont elle étoit menacée; ranimez votre courage, rappellez votre vie que je vois s'échapper.

C'est ma femme, c'est ma fille dont l'infortune me donne la mort, disoit son père affoibli. . . . Je ne puis survivre à mon époux ni supporter la misère de mon enfant, disoit sa mère mourante. Ils cessèrent de vivre; *Emilie* les pleura amèrement, & elle resta au milieu d'un pays étranger, sans amis & sans ressource.

Dès

Dès qu'elle fut un peu calmée, une jeune Alsacienne, seul reste d'un nombreux domestique, & qui servoit *Emilie* avec autant d'adresse que d'attachement, lui dit : vous croyez n'avoir rien conservé quand il ne vous reste que votre *Joséphine* ; vous vous trompez, Mademoiselle, & je le prouverai. Demain nous devions payer notre logement, & peut-être ne l'eussiez vous pu sans vous gêner..... eh bien ! c'est chose dès aujourd'hui terminée. Quel meilleur emploi pouvois-je faire de mes épargnes ? & ne croyez pas que j'aie tout donné ; il me reste de quoi payer, pendant six mois au moins, une habitation plus petite mais plus gaie, que je suis d'avis que nous prenions à la campagne ; car voici le printemps & la ville où nous sommes, outre qu'elle entretiendroit long-temps de bien

bien lugubres souvenirs, me paroît un assez triste séjour.

Emilie regarda *Joséphine* avec quelque surprise ; elle pleura, puis supprimant les objections que sa fierté lui suggéroit, supprimant jusqu'aux remerciements qu'elle sentoit bien ne pouvoir être proportionnés à un dévouement si généreux, elle lui dit : pardon, *Joséphine*, si je n'ai ni deviné ni étudié ton excellent cœur ; nous demeurerons où tu voudras, je m'en remets à ton discernement & à ton zèle.

Joséphine énorgueillie & reconnoissante de voir ses bienfaits acceptés, baisa la main de sa maîtresse, puis la quitta pour s'occuper de leurs nouveaux arrangements.

En peu de jours quelques meubles qu'on avoit furent vendus, d'autres transportés, & les deux jeunes personnes

se

se trouvèrent bientôt établies dans la plus jolie maison du plus joli village de Westphalie.

Les propriétaires en occupoient la moitié ; ils étoient vieux & ils cédèrent volontiers le jardin pour une petite redevance en pommes de terre & abricots.

Joséphine cultivoit toutes sortes de légumes, nourrissoit une chèvre, filoit du chanvre & du lin, & n'étoit pas un moment oisive ; *Emilie* arrosoit quelques rosiers, cueilloit des violettes, caressoit la chèvre & brodoit de la mousseline ou du linon dont *Joséphine* se paroit les jours de fête.

On vivoit sobrement & sainement ; *Joséphine* étoit respectueuse & gaie ; *Emilie* douce & sérieuse ; quelquefois elles parloient ensemble, plus souvent elles chantoient. *Joséphine* avoit une fort

fort belle voix qu'*Emilie* guidoit: toutes deux regrettoient une excellente harpe dont *Emilie* jouoit très-bien, & qui s'étoit brisée quand on s'étoit sauvé de France.

Un soir, comme les deux jeunes personnes alloient s'asseoir sous un vieux treillage que couvroit le lierre & le chèvre-feuille, elles y trouvèrent une belle harpe toute neuve dans l'étui ouvert.

Joséphine eut plus de joie, *Emilie* plus de surprise..... Comment se peut-il, disoit-elle? Jouez, jouez, s'écria *Joséphine*, en tirant la harpe de son étui; de grace, jouez & chantez. *Emilie* s'asseoit, prend la harpe & la parcourt de ses doigts légers, puis elle joue & chante. Les oiseaux se taisent, les antiques maîtres du logis se traînent au jardin, & de derrière une haye d'épine fleurie

fleurie & de sombre houx, se laisse voir leur jeune fils ; mais son maître, le fils unique du Seigneur de la paroisse, se cache mieux, ou se tient plus éloigné : il n'est vu de personne.

Qu'est-ce donc que cette harpe ? dit *Emilie* à sa compagne, quand elles furent rentrées ; seroit-ce une galanterie, & de qui peut-elle venir ? Je soupçonne bien quelque chose, dit *Joséphine*, mais je ne sais rien : & que soupçonnes-tu, reprit *Emilie* ?-Vous avez bien vu, Mademoiselle, qu'*Henry* m'aide tous les jours à puiser de l'eau, à scier du bois, à traire la chèvre & cultiver le jardin.—J'ai vu un jeune homme que tu m'as dit être le fils de la maison.—Eh bien ! c'est *Henry* ; c'est celui de qui je vous parle : il est la complaisance même, cela attire la confiance ; je lui ai parlé de notre vie d'autrefois, & je lui

ai

ai dit que vous pinciez de la harpe comme un ange, mais que votre harpe étoit brisée.—Mais, *Joséphine*, ce n'est surement pas lui qui a pu se procurer celle que nous avons trouvée au jardin..... & que voici, dit *Joséphine*, montrant la harpe placée dans un coin de la chambre. Quoi ! tu l'as apportée, *Joséphine*, une harpe qui ne m'appartient pas ?—Vouliez-vous, Mademoiselle, que nous la laissassions à l'humidité de la nuit, & qu'elle se gatât comme l'autre ? J'ai fait signe à *Henry* de l'apporter, & je viens de la prendre de ses mains.... Mais c'est paroître accepter, dit *Emilie*, le don d'un inconnu.... Eh bien ! supposez que c'est à moi qu'il est destiné, je l'accepte de grand cœur, dit *Joséphine*.

Henry savoit que je regrettois le plaisir de vous entendre, il l'aura dit au

fils

fils du seigneur dont il est le domestique; & celui-ci ému de pitié pour une jeune fille, éloignée de tous ses parents, jettée par son attachement pour ses maîtres sur une terre étrangère. . . . . Quelques larmes coupèrent la voix à *Joséphine*, & des larmes plus abondantes coulèrent sur les joues d'*Emilie*. . . . Oui, la harpe est à toi, dit-elle, on te l'a envoyée du château; nous la garderons, & tous les jours je jouerai quelques-uns de tes airs favoris. En même temps elle accorde, prélude & chante, en s'accompagnant, la romance que *Joséphine* aimoit le mieux.

Emilie passa une grande partie de la nuit sans dormir; l'aventure de la harpe ne pouvoit sortir de son esprit. Elle pensoit bien que ce n'étoit pas à *Joséphine* qu'elle étoit offerte; elle désiroit & craignoit de pénétrer ce mystère,

mais elle finissoit par convenir avec elle-même, que quelque goût qu'elle eût pour la musique, quelque plaisir qu'elle pût trouver à charmer ainsi sa solitude, elle ne devoit point accepter un don de cette nature.

Cette harpe, les airs qu'elle avoit chantés, lui avoient aussi rappellé mille souvenirs de plus heureux temps ! les jeunes amies desquelles elle étoit séparée, peut-être pour toujours ! les dignes parents qui se plaisoient tant à ses progrès, & que le chagrin avoit conduits au tombeau. . . . elle pleura de nouveau sur son sort. . . . La fatigue à la fin assoupit ses sens, & elle s'endormit.

A-peine reposoit-elle, depuis deux heures, lorsqu'elle fut réveillée par le bruit de la porte d'une chambre voisine, qu'on sembloit, cependant, fermer avec quelque précaution. Effrayée, elle prête l'oreille

l'oreille, & croit entendre quelqu'un sortir. . . . Saisie, épouvantée, elle sonne & appelle à la fois, *Joséphine. . . . .Joséphine!* . . . Après quelques instants de silence, *Joséphine* répond, mais d'une voix altérée. . . .c'est un nouveau sujet d'effroi pour *Emilie.*

Joséphine paroît. Eh bien! dit *Emilie* qu'est-il arrivé? Qu'ai-je entendu? Il faut appeller, il faut réveiller nos hôtes. . . . Eh! mon Dieu, Mademoiselle, dit *Joséphine,* en l'interrompant; ne réveillons personne, & tâchons au contraire, de dormir nous-mêmes; je vous jure qu'aucun ennemi ne pense à nous nuire & que tout est tranquille autour de nous.

Cependant le bruit. . . . & immédiatement après, j'ai entendu quelqu'un marcher sous nos fenêtres.—Bon, c'est aurement quelqu'habitant du village

qui s'est avisé de se lever avant tous les autres. . . . Pour le bruit. . . . Mais vous verrez que c'est une des grosses cordes de votre harpe qui s'est cassée.

Emilie un peu rassurée, commençoit à se laisser persuader qu'elle avoit été effrayée sans cause, & elle chercha à se rendormir, mais en vain. Les souvenirs tendres & cruels que la harpe avoit amenés, revinrent occuper son esprit; & de réflexion en réflexion, une idée incertaine, bien douloureuse, vint la frapper.

Joséphine n'a point partagé ses frayeurs, quoiqu'exposée comme elle-même. Elle s'est opposée avec quelque véhémence à ce qu'on réveillât les hôtes. . . . Leur fils, ce jeune *Henry*. . . . . *Joséphine*, se disoit-elle, m'en parloit hier au soir avec tant d'intérêt! . . . . elle insistoit avec tant de complaisance sur les petits

services

services qu'il lui rend journellement: . . . étoit-ce la reconnoissance seule qui l'inspiroit, ou bien seroit-ce un sentiment coupable? ah! Dieu! serois-je condamnée à rougir du seul appui qui me reste!

Ces réflexions déchiroient le cœur de la malheureuse *Emilie*; elle les combattoit, mais inutilement; encore une fois elle versa des larmes en abondance, & au moment où le jour alloit paroître, elle tomba dans cet abattement qui suit une agitation violente. Poursuivie pendant cette espèce de sommeil, par les mêmes pensées qui l'avoient éloigné, elle proféroit des mots sans suite.

Joséphine, que le jour avoit ramenée à ses occupations ordinaires, s'approche du lit d'*Emilie*, qui vient de prononcer son nom. Elle la trouve endormie, & veut s'éloigner. Elle entend de nou-

veau son nom, celui d'*Henry*; & elle peut juger que l'événement de la nuit a fait naître dans l'esprit de sa jeune maîtresse, des soupçons sur sa conduite. . . Emue, attendrie, elle se jette à genoux à côté du lit, & saisit la main d'*Emilie*; celle-ci se réveille, & surprise de l'état où elle voit *Joséphine*, elle lui dit. . . . . Eh ! pourquoi ces larmes, *Joséphine* ? d'où viennent ces soupirs ? Ah ! Mademoiselle, je vous ai trop entendue. . . . . tu m'as entendue ! . . . . Mais *Emilie* ne pouvoit s'exprimer.

Joséphine ne se méprit pas à l'embarras & à la tristesse de sa maîtresse; elle pleura beaucoup. Ces larmes étoient un aveu qui ôtoient à la pauvre *Emilie* le droit de douter. Balancée entre sa douleur, son courroux & sa tendresse pour la coupable, ses regards peignoient ses combâts intérieurs.

Après

Après une longue scène, presque muette, mais bien éloquente, *Joséphine* lui dit : pensez-vous, Mademoiselle, que je puisse tout faire ? mon zèle n'a point de bornes, mais il n'en est pas ainsi de mes forces ; j'ai donc accepté les services d'*Henry* qui diminuent ma peine & doublent mon temps. Pendant qu'il bêche un quarré du jardin, moi je lie la laitue, j'étaye les petits pois, je cueille de quoi faire la soupe. Pendant qu'il trait la chèvre dont le lait vous est agréable, qu'il puise de l'eau, qu'il scie du bois, moi je file le lin dont le prix paye le caffé que vous prenez avec tant de plaisir, & les autres petites douceurs que je suis si heureuse de vous procurer.

Oh ! ciel, s'écria *Emilie*, que me fais-tu envisager ? quoi ! ces jouissances sont aux dépens de ton honneur ? Ah ! laisse-moi partager tes soucis ; ne

mangeons que du pain, ne buvons que de l'eau; vends mes habits, mon linge; montre moi à filer & qu'*Henry* cesse ses assiduités; qu'il ne vienne plus jamais te voir. *Joséphine* un peu remise trouvoit que c'étoit prendre la chose terriblement au grave, & elle pensoit que sans l'aide d'*Henry* elle seroit souvent dans l'embarras. Elle voulut recommencer son éloge; mais *Emilie* la regarda avec des yeux si touchants, si tristes, & en même temps si sévères, que *Joséphine* se tût.

Après quelques moments de silence, elle dit à sa maîtresse: mais, Mademoiselle, si ma liaison avec *Henry* vous paroît si coupable, pourquoi ne m'avez-vous pas ordonné ou conseillé de ne plus le voir? pourquoi ne vous êtes-vous pas opposée aux services qu'il nous rend, & que nous n'avons ni l'une ni l'autre songé à payer? Il est jeune & fort.

fort joli.—Ah ! pouvois-je prévoir, *Joséphine*, qu'il t'en coûteroit ta vertu ?— Oui, sans doute, Mademoiselle, vous deviez le prévoir, ou au moins le craindre. . . . . Et à quoi servent donc toutes vos lectures, si ce n'est à prévoir, à prévenir les choses mieux que nous, qui souvent n'y songeons que quand elles sont faites ? j'ose presque dire qu'une belle éducation est bien mauvaise, si elle ferme les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde.

Cependant, j'ai quelquefois ouvert vos livres, j'ai vu des rois, des princesses, des bergers, des colonels, des généraux d'armée, des nymphes, des fées, mais enfin c'est toujours l'amour : qu'il soit célébré sur la lyre, ou sur la musette, en prose, ou en vers ; par-tout on voit les hommes chercher à plaire aux femmes ; & par-ci par-là, ils se battent pour elles,

elles, tandis qu'elles se haïssent pour eux. . . . . Et vous encore, qui êtes si modeste, si réservée, si craintive de blesser la décence, comment la sévérité de vos principes ne vous a-t-elle pas éclairée sur mes dangers ? car enfin je ne suis pas beaucoup plus vieille que vous.

Pendant cet entretien, *Emilie* s'étoit habillée. *Joséphine* lui donna son déjeuner, lui disant qu'elle alloit aller à l'église, parce que c'étoit la fête de *St. Sigismond*, le patron du village . . . . Et si vous le permettez, Mademoiselle, je resterai au sermon.—Mais, *Joséphine*, dit *Emilie*, tu n'entends presque plus l'Allemand.—N'importe, Mademoiselle, j'en entends un peu, & une petite quantité de bonnes choses peut opérer un grand bien. Les bonnes résolutions peuvent suivre les bonnes actions.

[La

[La Baronne de *Bergben* interrompit ici le Commandeur. Je suffoque, lui dit-elle; laissez-moi respirer un moment.

Je vois *Emilie* restée seule : je suis ses réflexions, & je la trouve encore plus malheureuse qu'au moment même où ses parents lui ont été enlevés.

Joséphine est tout ce qui lui reste de sa patrie, de sa famille, de ses habitudes, de ses espérances, & *Joséphine* est coupable ! . . . Il n'y a même de parti à prendre, que celui d'essayer de convertir cette foible & bonne fille ; car, sans elle, *Emilie* n'a aucun recours au monde.

En effet, reprit le Commandeur, les pensées d'*Emilie* furent bien cruelles pendant sa solitude.]

Quand *Joséphine* fut revenue de l'église, *Emilie* lui dit : je n'ai cessé de penser à toi. . . . . Et moi aussi, dit *Joséphine*,

Joséphine, j'ai beaucoup pensé à vous. J'ai vu le seigneur & la dame du village, leur fils & leurs domestiques. Tout cela a l'air un peu gothique, un peu grotesque : on voit bien qu'ils n'arrivent pas de Paris ; mais le jeune homme a très-bonne mine, & je crois qu'il se formeroit bientôt avec nous.

J'ai pensé sérieusement, reprit *Emilie*, qui l'avoit à-peine entendue, à toi, & aux reproches que tu m'as faits . . . Je te prie donc, *Joséphine*, de considérer.... Tenez-vous un peu plus droite, Mademoiselle, dit *Joséphine*, ou bien je cours risque de vous coiffer de travers.—*Joséphine*, pour ne pas te fatiguer d'un long sermon, je te dirai seulement—— Vraiment, Mademoiselle, vous faites bien de m'épargner un long sermon ; c'est assez d'un, dans une matinée. N'entendre presque pas un mot, & cependant

pendant écouter de toutes ses oreilles & avec cela encore, lutter contre le sommeil.—*Joséphine*, il faut que tu me promettes d'éloigner *Henry*.—Mademoiselle, nous verrons; mais promettre est bien positif. Je ne veux pas me mettre à vous tromper, à vous mentir, à vous manquer de parole—mais si ta promesse te retenoit, *Joséphine*.

Joséphine secoua la tête & fit un soupir. *Emilie* reprit: si ta dévotion ne t'a pas suffi, ajoute à ta dévotion ton attachement pour moi; songe ma chère enfant, que ma mère en mourant n'a été troublée par aucune inquiétude sur notre association. Non seulement, elle t'aimoit, mais elle t'estimoit. *Emilie* dit ce peu de mots lentement; ses beaux yeux, humides de pleurs, qu'elle vouloit retenir. . . . *Joséphine*, plus émue qu'elle ne l'avoit été de sa vie, se jetta aux

genoux de sa maîtresse, & fondit en larmes.

Que je m'étonne, que je me hais, lui dit-elle, aussi-tôt qu'elle pût parler, de n'avoir pas senti quels nouveaux devoirs m'imposoit notre situation! mon cœur vous est dévoué, mais ma raison devoit parler aussi. Je n'ai pas vu que j'étois en quelque sorte votre seule protectrice; mais vous-même, Mademoiselle, avez-vous assez réfléchi à votre tour? & si je devois être irréprochable parce que je devenois votre unique compagne, ne deviez vous pas devenir plus prévoyante, puisque vous étiez ma seule maîtresse?

Emilie tendit la main à *Joséphine*; elle se releva, & toutes deux s'abandonnèrent à leurs pensées: mais, quoique *Joséphine* eut joint à ses tendres réflexions, de solides résolutions, un tour si grave ne convenoit point à sa gaieté. Au bout

de

de quelque temps, elle dit à *Emilie* : vous voilà jolie comme un ange, Mademoiselle ; votre pâleur vous embellit encore. Je voudrois bien que les gens du château vous vissent aujourd'hui ; vous êtes la moitié mieux coiffée, que lorsque le *Junker* vous rencontra dans le chemin, & s'éprit si bien de vous, qu'il dit que c'est pour la vie. Allons, Mademoiselle, un petit air de harpe pour nous égayer. *Emilie* joua, d'abord par complaisance pour sa compagne qui bientôt eut affaire ailleurs, puis successivement pour elle-même. Les airs qui plaisoient à sa mère rappellèrent, de nouveau, ses larmes ; mais elle les essuya quand elle entendit revenir *Joséphine* dans la crainte qu'elle ne les prit pour de muêts reproches.

Je pense comme toi, lui dit-elle d'un air assez sérein, & d'une voix presque

assurée, que la harpe vient du château ; & d'après ce que tu m'as dit de l'intérêt que le jeune homme prétend prendre à moi, je ne puis décemment la garder ; en même temps, il m'en coûteroit de la rendre. Ne pourrois-tu pas savoir ce qu'elle a coûté ? il me reste quelque argent, que ton travail si assidu, me rend inutile pour le moment ; j'ai aussi quelques bijoux dont je puis me défaire ; informe-toi, *Joséphine*, & payons la harpe.

Je ne sais, Mademoiselle, si votre dignité exige que vous fassiez ce chagrin à qui a voulu vous faire plaisir. Il se peut qu'oui ; je ne m'entends pas à ces choses là. Quelqu'un à qui je donnois une rose voulut me donner un écu. Je le refusai, & je n'ai jamais pardonné à ce quelqu'un. Vous pourriez faire une chose qui, selon moi, seroit plus honnête.

honnête.—Quoi donc, *Joséphine ?*—Le dernier fichu que vous avez brodé pour moi est fort joli ; je ne l'ai jamais mis, non plus que le tablier qui se doit porter avec le fichu ; les voilà encore dans un carton comme ils sont sortis de vos mains ; envoyez-les, avec une belle lettre, à la mère du *Junker.*—Ils t'appartiennent, *Joséphine.*—Vous les remplacerez, Mademoiselle.—La valeur est si loin d'être égale.—Bon la valeur ! qu'importe la valeur ? cela est-il beau de compter si juste ? je vous ai vue mille fois dans le tems de votre prospérité, donner beaucoup pour recevoir peu. Croyez-vous être la seule qui ait ce droit là ? & le plaisir d'être généreuse, doit-il n'appartenir qu'à vous ? tenez, voilà le fichu & le tablier bien proprement arrangés ; vous écrirez la lettre pendant que je m'habillerai, puis

en trois sauts, je serai chez Madame la Baronne d'*Alhendarp*.

Emilie, persuadée ou entraînée, consentit à tout ce que vouloit *Joséphine*. Elle y trouvoit cela de bon, que le jeune homme verroit qu'elle ne recevoit pas des hommages, rendus avec mystère, & qu'elle étoit d'humeur à éventer le secret de son amour pour elle, supposé que réellement il en eut; ou ses galanteries seront avouées de ses parents, ou il ne m'en fera plus, dit-elle, & elle écrivit la lettre que voici :

" J'ai trouvé hier, Madame, sur un " banc du jardin où j'ai coutume de me " promener, une très belle harpe. Elle " ne peut venir que d'une maison qui " est l'ornement de la contrée, comme " ses maîtres en sont l'amour. Monsieur " votre fils aime, dit-on, les talents; il " aura su, ou soupçonné que je les aime

" aussi,

" aussi, & je ne doute pas qu'il n'ait
" voulu m'aider, par un don vraiment
" digne de lui & de ses nobles parents, à
" charmer mes chagrins & ma solitude.
" Un bon cœur lui en a suggéré l'idée,
" le discernement & le goût ont pré-
" sidé à son choix. Je ne puis donc
" m'en offenser; mais je ne puis pas
" non plus dissimuler le don, ni taire
" ma reconnoissance. Permettez, Ma-
" dame, que ce soit à vous que je la
" témoigne, & daignez agréer ce que la
" fortune me permet encore de vous
" offrir, le fruit d'une industrie, hélas
" trop médiocre. Croyez, Madame,
" que je n'ai jamais regretté, aussi
" vivement que dans cet instant, la mé-
" diocrité, & recevez l'hommage de mon
" respect très-humble."

Le billet cacheté, *Joséphine*, toute glorieuse, part. C'étoit pour la première fois,

fois qu'elle alloit au château. Elle étoit fraîche, alerte, bien mise, jolie. *Henry*, fort étonné, vint à sa rencontre, & tous les domestiques qui jouoient aux quilles dans la cour, restèrent la bouche ouverte, en la voyant passer. Elle ne voulut rien dire de sa mission, pas même à *Henry* & alla droit à la dame qui étoit à la porte du château, avec son mari, son fils & un émigré François. —[C'étoit moi, dit le Commandeur en s'interrompant, qui, déjà connu dans cette maison, arrivois à l'instant de Munster.]—Elle fit une jolie révérence, remit la lettre & le paquet, puis s'en retourna aussi lestement qu'elle étoit venue.

La surprise de Madame la Baronne d'*Altendorp* fût extrême, ainsi que celle du Baron, son époux, ainsi que celle de la Comtesse *Sophie*, jeune parente, destinée

destinée au jeune Russe. Quant à celui-ci, le trouble étoit peint sur son visage, & se composoit de mille sentiments, les uns doux, les autres fâcheux. Voilà mon secret découvert, se disoit-il, & Dieu sait si mes parents ne trouveront pas fort mauvais que j'aie fait venir pour une jeune Françoise la plus belle harpe qu'il y eut à Francfort; peut-être trouveront-ils encore plus mauvais que j'aime cette jeune Françoise, & cependant, je l'aimerai toujours, voilà qui est bien décidé; car je vois par sa lettre, qu'elle a autant de délicatesse & d'esprit, que de beauté. Que je suis heureux d'avoir fait, sur le seul rapport de mes yeux, un choix que ma raison approuve! j'ai été séduit par les mêmes choses qui séduisent tant d'autres hommes; mais cette séduction, loin de me conduire au vice & au repentir

TAYLOR INST. OXFO

pentir, me conduit au bonheur d'aimer la personne du monde qui mérite le mieux d'être aimée.

Pendant que le jeune homme, un peu à l'écart, faisoit ces réflexions, sa mère regardoit, avec une admiration mêlée d'humeur, le fichu & le tablier. Il ne se laissera pas marier tout simplement, pensoit-elle, comme ses pères & grands-pères. Il va nous donner de la tablature . . . . pourquoi s'aviser d'avoir un goût de son propre crû ? ceci me tirera du repos dans lequel je végéte doucement, depuis que j'ai perdu l'aimable sœur du Grand *Frédéric*, repos qui est la seule félicité à laquelle il faille prétendre en Westphalie, & dans la société de Monsieur le Baron d'*Altendorp*.

Cette sœur du Grand *Frédéric* étoit, comme on le devine aisément, la Margrave de *Bareith*, dont Madame *Altendorp*

dorp avoit été la fille d'honneur, ou plutôt l'élève. Elle se souvenoit d'avoir vu, étant encore enfant, *Voltaire* & d'autres beaux esprits à cette cour, où l'on parloit François, plus qu'Allemand; & elle y avoit pris, avec la connoissance de cette langue, celle des auteurs qui firent briller le plus sa précision lumineuse & son élégante clarté.

Théobald! Théobald! dit Madame d'*Altendorp*, en regardant son fils qui étoit absorbé dans sa rêverie. Elle n'en dit pas d'avantage, de peur de lui attirer une pondérante algarade de la part du vieux Baron.

C'est précisément, ce que désiroit la Comtesse *Sophie*. Mais elle avoit beau regarder le vieux Baron, il ne disoit rien du tout. Persuadé qu'un Seigneur de Château, un père de famille, un gentilhomme à soixante quatre quartiers, ne

doit

doit parler que pour être écouté, ordonner, que pour être obéi ; & n'ayant pas des idées bien promptes ni bien nettes sur la plûpart des objets, le Baron d'*Altendorp* est dans l'habitude de garder un silence fort grave, & assez imposant, à moins que sa femme ou quelqu'autre ne lui suggére une pensée ; alors il étend, il appuye & prononce des arrêts, contre lesquels il ne faut pas s'aviser de faire la moindre réclamation. Tout le soin de sa femme est de détourner ou diriger cette masse ; quelquefois elle a l'adresse de l'alléger un peu.

L'envieuse petite Comtesse rompit enfin le silence que chacun gardoit. Une si belle harpe, toute neuve a dû coûter bien cher, dit-elle . . . voudriez-vous que *Théobald* l'eût envoyée vieille en laide ? dit séchement, la Baronne. Il auroit eu grand tort, dit le Baron ; quand

quand un Baron d'*Altendorp* fait un présent, n'importe ce qu'il coûte; il faut qu'il soit beau. Je désavouerois mon fils, s'il pouvoit y avoir quelque chose de mesquin & d'ignoble dans ses procédés. Il y eut hier vingt-cinq ans tout juste, que je fis un présent, que j'appellerai préliminaire, à Mademoiselle de *Schonfeld*, aujourd'hui Baronne d'*Altendorp*. J'y étois autorisé, à la vérité, par ses parents & les miens. Cette alliance convenait aux deux maisons, & avoit été désirée sur-tout, par le grand-père de mon épouse, par ses oncles, par sa respectable mère. . . . Vous m'envoyâtes une fort belle montre, interrompit la Baronne; je l'ai encore, & ce n'est pas le seul présent de prix, que vous m'ayez fait.

Voilà qui est fort bien, dis-je à mon tour, en m'adressant au vieux Baron.

Ces souvenirs sont agréables, & ce qui se passe aujourd'hui, ne l'est pas moins. Ne trouveriez-vous pas fort bon, que nous allassions, votre fils & moi chez ma compatriote, pour lui dire que sa lettre & son travail ont été reçus de Madame, avec bonté, & que si elle veut venir faire un tour dans votre parc, elle pourra vous y rendre ses devoirs ? Oui, sans doute, allez-y ; cela est très-bien pensé, dit le Baron.

Théobald, ivre de joie, mais se contenant de son mieux, n'eut l'air de me suivre que par obéissance. Quand il fut hors de la vue de ses parents, il me sauta au cou & m'embrassa ; puis appercevant *Henry*, il lui ordonna de préparer dans le plus bel endroit du parc, une collation, la plus élégante qu'il seroit possible.

En

En un instant, nous fumes chez *Emilie*. *Josèphine*, quoiqu'elle fût aussi surprise que charmée de notre visite, nous reçut, comme si elle nous eût attendus, & après nous avoir fait entrer dans une chambre fort propre, elle alla avertir sa maîtresse, qui étoit au jardin. Elle venoit nous recevoir, nous allâmes à sa rencontre. Je lui adressai, le premier, quelques mots; mais bientôt *Théobald* prit la parole, & cela avec plus de grâce & d'assurance, que je n'en aurois attendu d'un jeune Westphalien. Toute la personne d'*Emilie*, étoit vraiment faite pour exalter le plus froid, & donner de la vivacité au plus flegmatique; mais elle auroit pû, tout aussi bien, intimider un homme plus hardi, que ne le paroissoit *Théobald*; je fus donc agréablement surpris de l'aisance avec laquelle, se félicitant du bonheur de la voir, il la

prîa de faire partager son contentement à son père & à sa mère, qui l'attendoient avec impatience. Quel doux spectacle, que cette naissante aurore de l'amour, embellissant les deux plus jolies figures du monde !

Emilie, plutôt brune que blonde, blanche cependant, un peu pâle, ce jour-là, d'une stature au-dessus de la médiocre, étoit pleine de grâces & de séduction. Si je n'avois su à-peu-près qui elle est, me dit *Théobald*, pendant qu'*Emilie* s'éloignoit de nous pour prendre ses gants & son éventail, je lui aurois dit :

O ! (quam te memorem ?) virgo. Namque haud tibi vultus
Mortalis, nec vox hominem sonat.

Et en effet, *Emilie* avoit un son de voix charmant. . . . . .

Mais *Théobald* ne mérite-t-il pas que je fasse

fasse aussi son portrait ? Plus grand qu'*Emilie*, sa taille n'est ni moins légère ni moins élégante ; ses yeux, d'un bleu foncé, sont doux & brillants ; son nez est aquilin ; les plus beaux cheveux blonds, ornent sa tête ovale. Qui voudroit peindre le fils de *Vénus* & d'*Anchise*, ou l'héritier du trône d'*Ithaque*, ne pourroit choisir un plus beau modèle que le jeune *Théobald* ; mais s'il est le plus aimable des hommes, *Emilie*, ce jour-là, parut moins une femme, qu'une divinité.

Bientôt, nous quittons, avec elle, son temple modeste ; *Joséphine*, sur le seuil de la porte, nous suit des yeux, d'un air d'espoir, ou plutôt de triomphe, & nous montre du doigt, à ses vieux hôtes, assis vis-à-vis de leur demeure, sur le tronc d'un arbre, que leur fils a coupé dans le bois voisin. C'est leur siége aujourd'hui,

dans quelques mois, ce sera leur ressource contre l'hiver glacial.

On se souvient que c'étoit un jour de fête; le temps étoit fort beau, de sorte que tous les habitants du village, oisifs, curieux, contents, nous le virent traverser. Ce n'étoit, que révérences profondes, saluts jusqu'à terre accompagnés du niais, mais cependant aimable sourire de la badauderie bien veillante: *Himen Junker*, disoient les uns; *sieht recht gesömükt aus.—Das fremde Fräulein ist auch gar lieblich*, disoient les autres; j'avois aussi ma part de cette cordiale effusion.

Un peu en deçà de l'entrée du parc, nous rencontrâmes *Henry*, qui nous dit dans quel endroit nous trouverions la collation & la compagnie. Je pense qu'il alloit chercher *Joséphine*, pour qu'elle eût

part

part à la fête, car *Emilie*, après avoir passé une heure environ avec nous & voulant s'en retourner, vit sa suivante, parmi les domestiques du château. Elle l'appella, prit son bras, & ne nous permit pas de la reconduire chez elle.

Comment la trouve Monsieur le Baron? dit la petite Comtesse, dès que nous eûmes repris le chemin du château. . . . . pour moi je vous avoue— Monsieur le Baron, interrompit Madame d'*Altendorp*, ne peut trouver cette jeune étrangère que comme elle est, belle, jolie & aimable. Sans doute, dit Monsieur d'*Altendorp*, qu'on soit Françoise ou Allemande, on est ce qu'on est. La beauté est toujours la beauté, & à Dieu ne plaise, que je refuse, par un préjugé trop excessif pour mon pays, de trouver par-tout la beauté. . . . fort belle, il est permis, louable même d'avoir

d'avoir un peu de partialité, mais trop est trop.

Je suis entièrement de l'avis du Baron, reprit Madame d'*Altendorp*. Un peu de partialité me plait. Elle est bonne, elle est nécessaire pour se trouver bien au milieu des gens avec lesquels on est appellé à vivre, & ne pas donner à tout ce qui vient du dehors, une préférence outrageante pour son pays. Cette partialité est un correctif au goût que nous avons tous, du plus au moins, pour les objets nouveaux. Elle nous conserve une certaine dignité nationale.

Quand je vois de jeunes Allemands se mouler sur la nation Françoise, dédaigner leur propre langue, leurs propres usages, contrefaire un accent qu'ils ne saisiront jamais bien, & s'affliger, tout de bon, de cette impuissance, j'avoue que

que je rougis pour eux. Vous avez bien raison, Madame, dit *Thébuki*, & je me flatte que vous n'aurez jamais à rougir pour moi, d'une pareille sottise. Je vous suis fort obligé de m'avoir fait apprendre de bonne heure, le François comme l'Anglois & l'Italien, mais je ne me piquerai jamais, de le parler comme un François, ni comme je parle l'Allemand. Je crois même, qu'on n'auroit besoin d'aucune partialité pour se garantir d'un travers aussi ridicule. Pour moi, je suis fier de ma nation, dit le Baron, & qui me prendroit pour un petit maître François, m'affligeroit sensiblement.

J'eus bien de la peine à m'empêcher de rire. Il me semble, dis-je, qu'on ne peut pas trop être, soit fier, soit humilié d'une chose qui nous est imposée si absolument, que d'être né ici ou là.

Vous,

Vous avez raison, dit Monsieur d'*Altendorp*; on est né, où l'on est né; la chose n'a pas dépendu de nous. Cependant le Corps Germanique, l'antique Germanie . . . . . mérite notre respect, dit la Baronne. Tâchons de lui faire honneur, dit *Théobald*.

L'on étoit à la porte du château. *Théobald* alla rêver seul à son *Emilie*; je proposai une partie de trictrac au Baron; Madame d'*Altendorp* prit un livre; la jeune Comtesse appella sa femme de chambre, & retourna avec elle dans le parc, où elle promena son amer chagrin jusqu'à la nuit.

Le lendemain, les dames allèrent faire visite à *Emilie*, & la ramenèrent avec elles, au château. Le sur-lendemain *Emilie*, y dina & trois ou quatre jours se passèrent sans que personne eût l'air de penser aux feux qui s'allumoient, aux chaînes.

chaînes (bien pesantes peut-être) qui se forgeoient. Il n'est de jours vraiment heureux que ceux où l'imprévoyance est totale. Le bonheur même n'est pas si doux à prévoir, qu'il ne soit plus doux encore de ne prévoir rien. L'Hymen étonneroit l'amour, si on le lui présentoit aux jours de son enfance. Il se suffit & ne veut que lui-même; le moment présent est tout pour lui. Si je pouvois consentir à recommencer une pénible carrière, ce ne seroit que pour revoir quelques jours, semblables à ceux que passèrent alors *Emilie* & *Théobald*.

Peu à peu les caractères, en se développant, laissèrent appercevoir des contrariétés. Lesquelles? direz-vous... Oh lesquelles? cela seroit bien long à détailler, & vous pouvez mieux l'imaginer que je ne puis le dire. *Théobald* en

en un mot, étoit homme & Allemand; *Emilie* femme, & Françoise. L'attachement mieux senti, amena l'exigence, car chacun des deux sentant qu'il alloit dépendre de l'autre, voulut que l'autre aussi fut dépendant, & chercha à faire les meilleures conditions possibles avec son maître.

Un jour, qu'on parloit de vues riantes & agréables, *Théobald* dit n'avoir rien tant admiré que la Seine & ses rives, telles qu'il les avoit vues du Pont-Neuf, un certain soir, au coucher du soleil. Quoi! s'écria *Emilie*, vous avez été à Paris? pourquoi donc ne le disiez-vous pas? Rien de moins intéressant que ce voyage, répondit froidement *Théobald*; nous le fîmes en courant; j'avois quatorze ans, tout au plus, & je ne restai pas trois semaines à Paris. Mais, dit *Emilie*, c'est assez pour

savoir

savoir que Paris est au-dessus de tout, & je suis bien sure, que si la tranquillité y ramenoit l'ordre & les plaisirs décents, vous voudriez y passer votre vie. Point du tout, dit *Théobald.* Se pourroit-il, dit *Emilie,* que les horreurs commises par quelques hommes excités, égarés, frénétiques, vous fissent méconnoître un peuple autrefois, & foncièrement si doux, si aimable, si généreux? Je parle le moins que je puis, dit *Théobald,* de cette longue suite d'horreurs qui dégradent l'humanité, tout autant qu'elles déshonorent vos compatriotes. Peut-être en eût-on fait autant ailleurs, dans des circonstances semblables; mais ces chansons tant chantées, ces fêtes, cette marque, faite au cou de votre Roi dans presque toutes les effigies, que j'ai vues de lui, après sa mort. . . . . Vous croyez d'après cela . . . . . interrompit

tristement *Emilie*. Je crois, reprit *Tobobald*, que les François sont plus gaiement barbares, ou plus barbarement gais, que les autres nations, & sans que je les en haïsse davantage, cela me les rend plus antipathiques.

Dans les exceptions mêmes que mon cœur seroit forcé de faire, si j'apperce-vois une forte teinte de l'humeur nationale. . . . Que feriez-vous, Monsieur? dit *Emilie*. Mademoiselle, dit *Tobobald*, je serois désolé. *Emilie* ne se découragea pas, & après quelques momens de silence, elle dit d'un ton à demi ironique, malgré ces défauts, si choquants de ma nation, j'oserai penser que tout homme qui pourra vivre à Paris dans un temps calme, y vivra. Je serai l'homme bizarre, dit sur le même ton, le jeune Baron, qui ferai exception à cette règle universelle, & je déclare que j'aimerois mieux

mieux ne sortir jamais d'Altendorp, y employer toute ma vie, à servir de tuteur, d'arbitre, de consolateur à ses habitants, que de la passer, sans utilité pour personne, dans cette capitale fameuse, naguère séjour brillant des grâces, du goût & de tous les plaisirs.

Le son de voix de *Théobald* s'étoit altéré à mesure qu'il parloit, & décéloit un grand trouble. Il prit, avec précipitation, un volume de l'*Emilie* qu'il trouva sous sa main, & sortit du salon & du château. La petite Comtesse triomphoit. Quel moment pour se promener, dit-elle, on suffoque ! . . . il faut avoir bien envie de sortir d'ici, pour aller courir les champs, à quatre heures après midi, le premier de Juillet. J'ai la même envie que Monsieur votre cousin, dit *Emilie* outrée, & je prie M. le Commandeur, de vouloir bien affron-

ter la zone torride, & me ramener chez moi.

Peut-être, *Emilie* espéroit-elle rencontrer *Théobald*, mais elle ne vit que son livre, qu'il avoit laissé ouvert sur un banc. Elle le prit, & le retournant, elle lut : " *Sophie*, vous êtes l'arbitre de mon " sort, vous le savez bien. Vous pou- " vez me faire mourir de douleur ; " mais n'espérez pas me faire oublier " les droits de l'humanité, ils me sont " plus sacrés que les vôtres ; je n'y re- " noncerai jamais pour vous. . . ." Elle remit le livre comme elle l'avoit trouvé, & nous continuâmes à marcher sans rien dire ; mais je lisois dans ses mouvements, dans sa démarche lente d'abord, puis précipitée : Seroit-il vrai ? ces mots me conviendroient ils ? *Vous êtes l'arbitre de mon sort !* mais ne vouloir jamais sortir d'ici, & prendre contre moi, des

précau-

précautions, des résolutions si fortes, si décisives? En France les femmes regnent, dit-on. Quelle différence! ah bon Dieu, quelle différence!

En revenant au château, je trouvai *Théobald*, qui alloit & venoit comme un homme préoccupé; je l'abordai, & nous nous promenâmes quelque tems, sans qu'il sortit de sa rêverie.

Le tems se couvroit, il avoit fait fort chaud; bientôt le tonnerre gronda, & mille éclairs percèrent les nues. Ne pourrions-nous aller voir si elle a peur? me dit *Théobald*; je crains de lui avoir fait de la peine; & sans attendre ma réponse, s'appuyant sur mon bras, il me fit prendre avec lui, le chemin de la demeure d'*Emilie*.

Nous approchions, quand un bruit de voiture, &, des cris confus, nous firent courir au grand chemin, dont nous nous

étions éloignés. Que n'avions nous pû arriver un moment plutot? Des chevaux, effrayés par l'orage, avoient jetté leur conducteur à terre, & portant la berline qu'ils traînoient, contre une borne, ils la versèrent rudement à nos yeux. Engagés dans les traits & dans les rênes, ils se débattoient avec fevoe, & le désastre alloit devenir horrible, si nous n'eussions réussi à les arrêter, & à relever le postillon blessé & sanglant qu'ils foulaient sous leurs pieds. . . Des paysans étant accourus, l'emportèrent pendant que *Théobald* & moi, aidés par un domestique, aussi adroit que vigoureux, nous retirâmes du carrosse une femme évanouie . . . Où la porter? Le château étoit bien éloigné. Je demandai au domestique, qu'à son accent, je jugeai être de Paris, si sa maîtresse étoit Françoise: je ne le sais pas, me répondit-

répondit-il. Mais parle-t-elle François? Oh oui, Monsieur. Eh bien, dis-je à *Théobald*, supposons-la Françoise, & confions-la aux soins de ses deux jeunes compatriotes. *Théobald* y consentit, & nous voilà au logis d'*Emilie*.

Aux coups redoublés, dont nous frappâmes à la porte, *Joséphine* sortit d'une cave, où elle s'était renfermée; sa grande frayeur fit bientôt place à une plus grande compassion. Ah mon bon Jésus! s'écria-t-elle. . . . . Pauvre jeune dame! est-elle morte? nous l'assurâmes que non, & que ses artères battoient encore. Eh bien, portons la sur mon lit, dit *Joséphine*, & donnons lui toute sorte de secours.

Ces secours, donnés avec tant de zèle, ne tardèrent pas à produire un bon effet; la dame ouvrit les yeux, parla, montra sa surprise, & s'efforça d'ex-

primer

primer sa reconnoisance. Elle parloit François, avec un accent légèrement étranger, qui ne me donna aucune lumière, sur le pays où elle étoit née; mais tout, en elle, dénotoit la meilleure éducation.

Cependant, *Emilie* ne paroissoit pas; où est donc votre maîtresse? dis-je à *Joséphine*. Je l'ai laissée, bien malgré, moi, au jardin, me répondit-elle. Quand on est rêveuse à ce point-là, on n'entend pas Dieu tonner. En effet, nous trouvâmes *Emilie*, à demi couchée, sur le banc de la harpe, & quand nous lui demandâmes si elle n'avoit point eu de frayeur. . . . . frayeur, de quoi? nous dit-elle. Alors, nous lui racontâmes l'orage, & l'accident qu'il avoit causé.

La dame est-elle Françoise, me dit *Emilie*, en s'acheminant avec nous, vers le logis? Nous ne savons pas, lui dis-je. . .

je. . . . si elle n'est pas Françoise, je l'en féliciterai, dit *Emilie*.

Dès qu'elle fut auprès de l'étrangère, elle lui donna, avec une grâce touchante, les assurances du plus vif intérêt, & ces assurances furent reçues, de la même manière qu'elles étoient données. Une contusion à la tête, une autre au bras qui, bien plus considérable n'avoit rien d'allarmant, ce fut là, tout le mal que l'étrangère se trouva avoir. Après qu'une saignée eut entièrement dissipé l'effet de sa frayeur, elle demanda des nouvelles du fidèle *la Croix*, & *la Croix* dans ce moment, arrivoit avec une pesante cassette. Elle demanda ce qu'étoit devenu le postillon, on l'assura qu'il étoit soigné. A présent, dit-elle, la peur de causer ici bien de l'embarras est mon unique

peine.

peine. *Emilie* la rassura avec bonté, & moi, pensant qu'elle avoit grand besoin de repos, j'engageai *Thibald* à prendre congé des deux dames.

En sortant, il prit la main d'*Emilie*. *Emilie* retira, & rendit la main. Pourquoi, lui dit *Thibald*, m'avez-vous mis dans la cruelle alternative de vous offenser, ou de désavouer mes principes & ma patrie ? ce n'est pas l'accident seul de la dame étrangère qui m'a amené auprès de vous..... j'y venois, le Commandeur vous le dira, j'y venois déplorer le malheur que j'avois eu de vous déplaire. *Emilie*, regardez-moi comme un homme qui vous sacrifie tout, hors ses devoirs.

On imagine tout ce qui se passa les jours suivants ; nos visites, les empressements de chacun, la reconnoissance

de la dame & sa guérison, hâtée par tout ce que les soins les plus aimables, ont de doux & de précieux.

Après cinq ou six jours, elle se trouva en état d'aller voir le pauvre postillon, dont elle paya généreusement l'hôte, la garde, & le chirurgien. J'étois avec elle ; en revenant, elle voulut entrer dans une petite maison, attenante à celle qu'habitoit *Emilie*. D'un coup-d'œil, elle vit comment on la pouvoit rendre commode & agréable. Les murailles sont solides, dit-elle, le toit est neuf ; voilà une cloison qu'il faudra ôter ; là, pourra se placer une cheminée ; elle demanda au propriétaire, ce qu'il demanderoit de sa maison, & avant d'en sortir, elle l'avoit achetée. Nous allâmes trouver aussi-tôt, le charpentier & le maçon, on convint avec eux de l'ouvrage & du prix. Jamais, je n'avois vu de

femme

femme plus entendue, ni plus expéditive.

Joséphine pendant notre absence, se trouvant seule avec *Emilie*, pour la premiere fois, depuis un assez long-temps, lui parla, avec beaucoup de détail & de liberté, de Madame de *Vaucourt* (c'est ainsi que *la Croix* appelloit sa maîtresse). Elle loua ses yeux, ses dents, son pied, trouva sa peau trop brune, ses cheveux trop rudes, son parler trop peu distinct: quant à sa taille, elle ne savoit qu'en dire. Madame de *Vaucourt* est fort petite, & fort maigre, mais il y a une agilité, & une facilité dans tous ses mouvements, qui ne permettent pas de lui souhaiter une autre espèce de grâce, ni plus d'éclat, ni une plus haute stature. *Joséphine* assura qu'elle étoit Créole, ou que sa mère l'avoit été. *Emilie* jugea seulement qu'elle étoit pleine

pleine d'esprit & fort aimable, puis parla du désir qu'elle avoit de la garder, quelque temps à Altendorp . . . . mais, continua-t-elle, dis-moi, *Joséphine*, si tu ne t'es point trop fatiguée tous ces temps-ci. Bien souvent, tu as veillé la moitié de la nuit, & le jour, ton ouvrage ne s'en faisoit pas avec moins d'exactitude. Je te voyois par-tout; j'ai admiré ton activité & ta vigilance, mais j'ai craint pour ta santé. Bon, Mademoiselle ! quand cela est nécessaire, & que ce ne sont pas les fantaisies des maîtres, qui harcèlent leurs gens, on ne sent que du plaisir dans la fatigue. Tenez, ce que vous venez de me dire, me feroit oublier mille veilles & toutes sortes de travaux. Mais je n'ai point été aussi surchargée de peines que vous le croyez. Il est bien vrai, qu'*Henry* m'a un peu moins aidé qu'il ne faisoit; mais Mon-

sieur *la Croix* sait tout, fait de tout; il est cuisinier, tapissier, jardinier; que n'est-il pas? soyez heureuse, Mademoiselle, & *Joséphine* sera trop contente, si toute fois .... *Joséphine* soupira..... Nous revenions & les rejoignimes.

Madame de *Vaucourt* dit à *Emilie* que n'ayant pu se résoudre, ni à la quitter, ni à lui être long-temps à charge, elle venoit de s'arranger pour devenir sa voisine: si vous m'aimez un peu, dit-elle, quand j'habiterai ma demeure, vous ferez faire une porte de communication, entre votre chambre & la mienne; en même temps, elle l'embrassa avec un mouvement si tendre, qu'*Emilie* en fut sensiblement touchée. Je n'ai encore remercié personne ici, dit Madame de *Vaucourt*, en serrant, à la fois, ma main, & celle de *Joséphine*; je ne sais point remercier, mais je sais sentir

& aimer. Providence Divine, c'est à toi que je rendrai grâce ! Qui l'auroit crû, qu'un accident affreux, me feroit trouver un pareil azyle ? tant de bonté, de mérite & d'agréments réunis ! *Théobald* qui arrivoit, entendit ce vif épanchement, & Madame de *Vaucourt*, ramenant sur lui, les yeux qu'elle avoit élevés au ciel ; puisse, dit-elle, le spectacle de votre bonheur, embellir la vie que vous & votre ami m'avez conservée ! Emue, épuisée, elle pâlit ; & se laissant tomber sur le canapé, elle nous pria de lui laisser quelques instants de repos & de solitude.

Le lendemain, sur une invitation de Madame d'*Altendorp*, elle vint au château, avec *Emilie*. Toutes deux y revinrent les jours suivants ; & le vieux Baron, lui-même, trouvoit longues, les journées où l'on ne les voyoit pas.

La Croix, envoyé successivement, à Osnabruck, à Munster, à Hanover, rapporta ce qu'il falloit, pour meubler la maison, que l'on réparoit à force. Tout y fut arrangé à l'Allemande. *Emilie* le remarqua, & comme Madame de *Vaucourt*, avoit été témoin de quelques petits différens, entre elle & *Théobald*, sur les habitudes nationales, elle lui demanda, si elle vouloit se faire un mérite à ses dépens. Non, dit Madame de *Vaucourt*, mais je veux vous donner un bon exemple. Gardons nous, de vouloir établir ici la France, & de traiter des gens qui nous souffrent, comme s'ils étoient étrangers chez eux, & que ce fût nous qui les tolérassions. Quoi ! dit *Emilie* ; quand je suis exilée du plus beau pays du monde, il ne me sera pas permis de m'entourer, pour ainsi dire, de ses mœurs, des usages que le goût

y avoit consacrés ? Non, cela ne vous est pas permis, reprit Madame de *Vaucourt*, si nous voulons nous concilier la bienveillance du peuple hospitalier qui nous reçoit ; croyez-moi, vivons à sa manière, adoptons ses usages, au moins dans tout ce qui ne peut nuire à notre santé—Et Madame de *Vaucourt*, fut fidèle à ses principes, dans l'arrangement de sa maison.

Au bout d'une quinzaine de jours, sa demeure fut prête à la recevoir. *Emilie* trouva qu'on s'étoit trop pressé. Si vous êtes sincère, lui dit Madame de *Vaucourt*, vous ne me séparerez pas de vous ; nous vivrons en commun ; je recevrai des services de *Joséphine*, & *la Croix* sera à vos ordres, autant qu'aux miens. Mais il est juste qu'avant de vous décider, vous puissiez connoître un peu plus, celle que vous avez si généreuse-

rensement accueillie; demain matin, je viendrai vous dire de mon histoire, ce que j'en puis dire; après cela, vous jugerez, s'il vous convient, d'associer votre vie à la mienne. Une pareille circonspection tiendroit de la défiance, lui répondit *Eulie*, & j'en suis incapable, à votre égard; d'ailleurs si vous pouviez exciter en moi, un sentiment si facheux, devrois-je être rassurée, par le compte que vous me rendriez vous-même de vous?

Quittez, puisque vous l'avez voulu, cette demeure, que vous m'avez rendue plus chère, en la partageant avec moi; mais revoyons nous demain, & tous les jours, & à toute heure. Vous êtes riche, à ce que je vois, & je suis pauvre; mais comme vous ne paroissez ni fastueuse ni sensuelle, nous n'en pourrons pas moins vivre ensemble; & je consens à ne pas

compter

compter trop juste avec une amie. Vous me charmez, s'écria Madame de *Vaucourt*; que je suis heureuse! . . que vous me rendez heureuse! Et elle la quitta, en pleurant d'attendrissement & de joie.

La nuit fut longue pour la curiosité d'*Emilie*, car tout en s'interdisant la moindre question, elle avoit senti l'envie d'en faire de beaucoup d'espèces, & souvent, elle avoit craint de blesser, sans le vouloir, une personne dont elle ignoroit absolument l'histoire & même le pays.

A-peine étoit-elle levée, qu'elle vit venir à elle, Madame de *Vaucourt*. Déjeunons, dit celle-ci, après cela je parlerai. Le déjeuner fut porté au jardin où bientôt elles restèrent absolument seules. Je cache mon nom, dit l'étrangère, sous celui de *Vaucourt*; appellez-moi

moi désormais *Constance*, qui est véritablement mon nom de baptême. Je suis née en France, mais je n'y ai pas toujours vécu ; mon séjour dans un pays fort chaud, n'a pas peu contribué, à me rendre aussi noire que vous me voyez. Je ne vous dirai point de quel pays, étoit mon père, ni mon mari ; car j'ai été mariée, & je suis veuve ; mais je vous avouerai, qu'une très-grande fortune qu'ils avoient, & qu'ils m'ont laissée, leur a été reprochée, comme ayant été mal acquise. Ils ont su la mettre à l'abri de toute atteinte ; cependant les soupçons qu'il y a eu contre eux, & les persécutions qui en ont été la suite, m'exposeroient, si j'étois connue, à plus d'un genre de désagrément. Un seul ami, homme aussi estimable qu'il est estimé, témoin de mes peines, confident de mes craintes, m'a aidée à me soustraire

traire aux persécuteurs de ma famille. Je posséde sous des noms différents, des terres en Amérique, & aux Isles; de l'argent en Angleterre, & en Hollande; des maisons à Paris, à Lisbonne, à St. Petersbourg. J'ai une part à plusieurs branches du commerce qui se fait aux Grandes-Indes; depuis un an je parcours la Pologne & l'Allemagne, cherchant un endroit où je puisse vivre ignorée, & néanmoins sans ennui. J'ai trouvé plus que je ne cherchois; je reste, je suis heureuse.

Après un assez long silence, permettez-moi, dit *Emilie*, de vous demander quelles idées vous vous êtes formées, à l'égard de cette fortune qui a excité de si grands soupçons. Je ne sais, dit *Constance*. Je penche à croire qu'elle ne fût jamais devenue aussi considérable, si ceux qui l'ont acquise, eussent été extrê-

extrêmement scrupuleux ; mais je suis persuadée que la jalousie les a peints bien plus coupables qu'ils n'étoient, & qu'on a blâmé en eux, ce que mille autres ont fait sans en être blamés, uniquement, parce qu'ils ont eu autant de bonheur que d'adresse. Et n'avez-vous jamais eu la pensée d'approfondir cette affaire, dit *Emilie*, & de restituer ce qui avoit été illégitimement possédé ? Que voulez-vous, dit *Constance*, irai-je sur des bruits publics, sur les cris de l'envieuse avidité, faire des recherches injurieuses à la memoire de mes parents ? & d'ailleurs à qui ?—Comment restituer ? si l'on a trop gagné avec des particuliers, les lésés sont éparpillés sur toute la surface du globe ; si l'on a volé le public, pourquoi restituerois-je ? Je suppose que ce fût la France, sous l'ancien ou le nouveau régime, qu'on eût

eût volé, devois-je, l'année dernière, donner mon bien à *Robespierre*, ou cette année à ceux qui l'ont renversé & qui se disputent son pouvoir, dont peut-être, ils ne feront pas meilleur usage. Non: selon les loix, ma fortune est bien à moi, car les actes les plus formels, me l'ont assurée. Selon l'équité, elle m'appartient mieux encore, car je l'ose dire, personne n'en feroit un meilleur usage. Je vis sans profusion, & cela par principes, encore plus que par prudence: je donne par-tout où je vais; je fais donner, par-tout où j'ai du bien; mais les François sur-tout, dans quelque rang qu'ils soient nés, de quelque opinion qu'ils soient les victimes, excitent dans mon cœur le plus vif intérêt; & supposé que mes parents leur aient pris quelque chose, j'ai soin de leur en payer continuellement la rente.

Je

Je vous étonne, continua Madame de *Vaucourt*, & peu s'en faut, que je ne vous éloigne de moi ; mais cela passera & je ne suis pas plus sure de vôtre discrétion que de votre estime. Oh pour ma discrétion ..... dit *Emilie*. J'y compte, interrompit *Constance* ; mais votre estime m'est due & je l'aurai. Votre éducation vous a donné des idées spéculatives, extrêmement délicates, sur quantité d'objets que vous envisageriez un peu différemment, si vous aviez plus vu le monde.

Il y a des gens, dont l'intérêt seul fait la morale, & que l'intérêt éclaire ou aveugle tant qu'il veut, mais ce n'est ni à vous, ni à moi que cela arriveroit. Cependant, permettez-moi de vous dire que l'on pourroit vous chicaner sur bien des choses, que vous trouvez toutes simples, & cela parce qu'elles vous conviennent

viennent, & que vos principes s'y sont pliés peu-à peu. Que voulez-vous dire? s'écria *Emilie*. . . . Ne voyez-vous pas, dit *Constance*, qu'au château vous séduisez *Théobald*, inquiétez sa mère, & désolez sa cousine? Il n'y a que le vieux Baron, qui faute de rien voir, ne craigne rien, & ne prévoye pas qu'il lui faudra recevoir pour Bru, une jeune étrangère expatriée. Eh, mon Dieu, non! dit *Emilie*, en palissant, cela n'arrivera point. Cela arrivera, dit *Constance*. Vous me supposez sans délicatesse, dit *Emilie*; comment pouvez-vous me montrer quelque estime, & vous confier à moi, si vous croyez . . . . . Je crois tout simplement, que vous aimez *Théobald*, dit Madame de *Vaucourt*, & que *Théobald* vous adore. Je ne vois rien là, d'étonnant ni de criminel, & loin de vous exhorter à rompre l'union

commencée de deux cœurs faits l'un pour l'autre, je vous conjure de donner le vôtre plus franchement, plus entièrement, de ne conserver ni réserve, ni coquetterie, ni intérêt particulier. *Théobald* mérite bien qu'on ne marchande pas avec lui, qu'on cesse d'être Françoise puisqu'il est Allemand; comme aussi d'être fière, quand il est passionné. Mais taisons nous, le voici qui vient avec son ami. Rassérénez votre charmant visage, & essuyez des pleurs qu'on me voudroit trop de mal d'avoir fait couler.

L'effort étoit trop grand pour *Emilie*, & voulant s'empêcher de pleurer, elle pleura encore plus. C'est moi, c'est ma faute, s'écria Madame de *Vaucourt*. Des confidences, que j'ai faites à *Emilie*, ont amené cette bourasque, mais Dieu m'est témoin que je l'aime, & que c'est

parceque

parceque je l'aime, que je l'ai fait pleurer.

Nous venions prier ces dames, de se rendre au château, où il étoit arrivé du monde. On ne put engager *Emilie* à y aller diner. J'irai, dit *Constance*; je veux la débarrasser de moi, pendant quelques heures, & j'espère que ce soir, nous l'aurons avec nous plus calme & plus aimable que vous ne l'avez encore vue.

En un instant, la toilette de Madame de *Vaucourt* fut faite, & nous l'emmenâmes. *Théobald* étoit extrêmement inquiet & troublé.

Ce que *Constance* venoit de faire éprouver à *Emilie*, ressembloit si fort à ce que *Joséphine* lui avoit fait éprouver, il y avoit environ trois mois, qu'elle se trouva dans la même souffrance, & que ses réflexions furent, à-peu-près, les

mêmes, l'une avoit un amant, auquel elle n'avoit pû la faire expressément renoncer, l'autre possédoit un bien mal acquis, qu'elle ne vouloit pas rendre; l'une & l'autre lui étoient chères, l'une & l'autre lui étoient utiles, l'une & l'autre avoient mêlé le blâme aux aveux, le reproche à la justification. Aux yeux de l'une ni de l'autre, elle n'étoit parfaitement innocente, elle qui s'étoit crue en droit de juger, de censurer, de montrer presque du mépris. A la verité Madame de *Vaucourt* ne la jugeoit pas sévérement, sur le point essentiel de sa conduite; celui auquel il auroit été le plus fâcheux de changer quelque chose; mais falloit-il s'en fier absolument à un pareil casuiste, & étoit-il bien vrai, qu'une fille sans fortune & sans patrie, dût lier à elle, l'héritier d'un nom & d'un bien considérable?

Son

Son dîner lui fut apporté par *la Croix*, sans qu'elle eût encore changé de place : elle y toucha à peine. *Joséphine* vint la presser de rentrer à la maison, pour faire sa toilette, pendant laquelle, ni l'une ni l'autre, n'ouvrit la bouche. Tout-à-coup, en se retournant, elle voit *Joséphine* fort pâle & les yeux fort gonflés. Elle lui demande ce qu'elle a.... Il est douloureux, dit *Joséphine*, qu'ayant à vous parler sur un sujet assez triste pour moi, je vous voie si triste vous-même, que je me sente obligée de me taire. Parlez, parlez, s'écria *Emilie*; je ne mérite pas tant de ménagements.—Pourquoi donc, Mademoiselle; pourquoi ne les mériteriez-vous pas, & que signifie ce discours ? vous méritez tout au monde, de la part de *Joséphine*.—Eh bien, *Joséphine*, que je mérite ou non d'être ménagée, je

ne veux pas l'être. Pensons à vous, & non toujours à moi : parlez, qu'avez-vous à m'apprendre ? Quel bien puis-je vous faire ? ou quel mal éloigner de vous ? *Joséphine* fondit en larmes. Votre ame s'ouvre, dit-elle, aux intérêts, aux fautes, aux foiblesses des autres. Oh ! combien vous en devenez plus aimable ! mais je crains que ce ne soit aux dépens de votre repos. Laissez-moi vous épargner, pendant quelques jours encore, le chagrin de mes peines ; peut-être, les pourrai-je finir, sans vous les faire partager. Si non, je vous promets de tout dire, & d'implorer votre secours. En attendant, je jouirai de la compassion, que vous m'avez montrée. Tout ce que je pourrai, je le ferai, dit *Emilie*, en embrassant *Joséphine*, & elles pleurèrent ensemble, comme si elles eussent été

été mutuellement instruites de leurs secrètes peines.

Vers cinq heures, Madame de *Vaucourt* venant chercher *Emilie*, la trouva jouant de la harpe. C'étoit sa ressource, que cette harpe dans ses moments les plus mélancoliques. Toute la compagnie du château, vint à leur rencontre, & *Emilie* pâle, pensive, abattue, inspira à *Théobald*, plus d'amour que jamais. Depuis ce jour, nulle quérelle entre eux : *Emilie* étoit douce, & presque soumise ; *Théobald* étoit aussi complaisant qu'empressé, & cette époque de leur amour moins magiquement agréable que la première, le fut infiniment plus que la seconde.

Emilie n'oublioit pas ce que lui avoit dit la triste *Joséphine*. Elle la regardoit souvent d'un air qui disoit : *Joséphine*, ne te conviendroit-il pas de me parler ?

tu

tu le peux, je t'écouterai, je suis prête à tout faire pour toi. *Joséphine* entendoit bien ce langage, & secouant légèrement la tête, avec le sourire de la reconnoissance à la bouche, & les pleurs dans les yeux, elle se détournoit, & s'en alloit.

Un jour, plus malheureuse que de coutume, au lieu de ce geste négatif, elle fait signe qu'elle parlera, mais elle n'en a pas la force, & elle se laisse tomber sur une chaise qui se trouve derrière elle. Des sanglots étouffent sa voix, & il semble qu'elle soit prête à suffoquer, quand *Emilie* effrayée, appelle *Constance*, elle accourt aussi-tôt, & coupant le lacet de *Joséphine*, elle lui rend la respiration. Moins troublée qu'*Emilie*, *Constance* lui découvre la cause des larmes & de la suffocation de *Joséphine*. Ah Dieu! s'écria *Emilie*, que

que me faites vous appercevoir ? imprudente & malheureuse *Joséphine !* c'est donc là, ce que tu avois à m'apprendre depuis quelques jours ? pourquoi avoir tant tardé à m'ouvrir ton cœur ? Hélas, Mademoiselle, répondit *Joséphine*, revenue à elle-même, j'espérois que mes larmes vous instruiroient, que vous n'auriez pas entièrement oublié cette funeste veille de *St. Sigismond.* C'étoit votre harpe qui avoit tourné la tête à *Henry :* jamais, jusqu'à ce moment, il n'avoit osé venir me voir le soir ; je vous ai crue endormie, j'ai craint de vous réveiller, & . . . . . mais votre vertu, ou votre indifférence vous ont empêché de chercher la cause de ma tristesse.

Henry est intruit, sans doute, dit *Constance.* Eh oui ! Madame, interrompit vivement *Joséphine*, il est intruit :

struit: je lui ai dit mon état, aussi-tôt que j'en ai été sure, ne doutant pas qu'il ne consentit sur le champ à m'épouser. Mais cet ingrat, ce méchant homme, me refuse cette unique réparation. Il prétend .... eh! que sais-je? il dit entr'autre que je me suis coiffée de Monsieur *la Croix*. Oh! le beau propos à tenir, quand il résulte de ma foiblesse pour lui, une telle honte, un tel malheur qu'il faut que je meure, s'ils ne sont pas réparés! Oh, Mademoiselle, je n'ai pu le convaincre de ma fidélité, je n'ai pu appaiser sa jalousie, je n'ai pu obtenir qu'il m'épouse; mais vous lui parlerez, vous le persuaderez, il le faut absolument. Où irois-je loin de vous? quand je pourrois me résoudre à vous quitter, où irois-je? puis-je rentrer dans ma patrie, dont vos parents m'ont fait sortir? non, il faut que je reste

reste ici, & c'est bien assez d'y vivre étrangère, je ne saurois y vivre déshonorée.

Emilie gardoit le silence. Peut-être, dit Madame de *Vaucourt*, qu'avec un peu d'argent, je persuaderai ce jeune homme. Non, Madame, dit *Joséphine*, l'argent ne le tenteroit pas; il ne manque de rien, auprès de son maître, & d'ailleurs, je ne pourrois souffrir qu'il se vendit à vous; je ne pourrois souffrir de vivre avec lui, si on l'avoit acheté. Il faut qu'il m'épouse par amitié, ou du moins par pitié. C'est ma maîtresse qui doit parler pour moi; c'est elle qui connoît le bon cœur de *Joséphine*, & qui doit inspirer de la compassion à *Henry* pour *Joséphine*. Oh, dit *Emilie*, s'il ne s'agissoit que du bon cœur, que de bien n'aurois-je pas à dire de toi? mais après tant d'imprudences.

dences.—Oh, Mademoiselle, il ne s'agit pas de cela ; le grand point est de faire oublier à *Henry*, ce Monsieur *la Croix* qui le chiffonne & le tourmente. Je ne puis le lui ôter de la tête..... se trompe-t-il entièrement, dit *Emilie?*... *Joséphine* la regarda, d'un air si consterné, & en même temps si courroucé, qu'*Emilie* ajouta, je ne te demande une réponse que pour avoir le droit de dissiper les préventions d'*Henry*. Moi, ma chère *Joséphine*, qui n'ai jamais trahi la vérité, qui n'ai jamais rien affirmé que ce dont j'étois, ou me croyois assurée, abandonnerai-je, en un instant, des principes & des habitudes, sur lesquelles je fonde, tout ce que je puis avoir d'estime, pour moi-même..... Ici, *Joséphine* repousse la main d'*Emilie*, & la regardant, d'un œil sec & fixe, elle se lève, s'avance jusqu'à la porte, & se retour-

retournant : C'est fort bien, Mademoiselle, abandonnez & trahissez *Joséphine*, plutôt que des mots, de grands mots, *la verité*, vos *principes*, vos *habitudes* ; & quand je serai morte, estimez-vous encore, si vous pouvez. En même-tems elle sort, *Emilie* court après elle, la saisit par le corps, la serre, l'embrasse, la ramène.—*Joséphine*, répondez moi comme vous répondriez à Dieu : si *Henry* vous épouse, lui serez-vous fidelle ? Je le jure, dit *Joséphine* ; j'ai hésité dans un autre tems, à vous faire une promesse que je craignois de ne pouvoir tenir, celle-ci, je la fais, parce que je veux la tenir, & je la tiendrai. Eh bien, dit *Emilie*, je vais envoyer chercher *Henry*, par son vieux père. Restez auprès de Madame. Je reviendrai avec *Henry*. Un moment, dit Madame de *Vaucourt* ; il ne faut pas

qu'elle reste seule. J'ai un mot à dire chez moi, je reviens à l'instant; alors vous irez.

Lorsqu'elles furent seules, *Joséphine* & *Emilie*, s'abandonnèrent à un attendrissement, qui avoit ses charmes. — Qu'allois-tu faire tout à l'heure, dit *Emilie*, quand tu as voulu sortir? Que sais-je? m'abandonner peut-être, à tout l'égarement du désespoir. Mécontente d'*Henry* & de vous, sans espoir d'aucun bonheur pour moi, ni pour mon enfant. . . . . Mais votre retour vers moi m'a calmée; cet entretien aussi, me fait quelque bien. . . . Oui, j'étois au désespoir, quand je vous voyois toute occupée de vous, & d'un certain mérite que vous voulez avoir, & avec lequel vous laisseriez tranquillement souffrir tout le monde. — Tranquillement! ah *Joséphine* tu me fais tort. Je suis jeune,

Joséphine;

Joséphine; en perdant mes parents, j'ai vu qu'il ne me restoit d'autre patrimoine, que l'éducation qu'ils m'avoient donnée. Elle étoit stricte, & ne m'avoit pas permis de croire, qu'on pût dévier en rien du devoir. Etre sage, être vraie, ne posséder que ce qui est bien à soi; voilà ce qu'on m'a recommandé, depuis que je suis au monde. Est-il bien étonnant, que j'aie quelque peine à prendre sur tous ces objets, des idées plus relâchées? Cependant je céde, *Joséphine*; mes répugnances cédent les unes après les autres à l'amitié, à la reconnoissance. Cette condescendance m'ôtera peut-être, peu à peu, toute l'estime que j'avois pour moi... n'importe. Il ne doit pas être question de moi, quand il s'agit d'empêcher le malheur des autres, & de vous surtout,

Joséphine, qui êtes la personne du monde à qui je dois le plus.

Elles en étoient là, quand Madame de *Vaucourt* revint. *Emilie* se leva & sortit, & après avoir parlé au père d'*Henry*, elle alla respirer un instant le grand air. Ses esprits étonnés avoient besoin de se remettre & de se préparer au rôle qu'elle avoit à jouer, rôle bien étrange pour elle! ..... bientôt on la rappella ; le père d'*Henry* n'étoit pas allé jusqu'au château, il avoit rencontré son fils, qui apportait un billet d'invitation pour les deux dames. Suivez moi, dit *Emilie* à *Henry*. *Henry* la suit. *Emilie* ouvre la porte de sa chambre, & lui montre *Joséphine*, qui fatiguée de tout ce qu'elle venoit de dire, d'entendre, d'éprouver, n'avoit presque ni voix ni mouvement. Vous voyez l'état où elle est, dit *Emilie* ; vous

voyez

voyez sa pâleur, vous voyez ses yeux & combien ils ont pleuré. Est-il croyable, que vous ne vouliez pas réparer son malheur, & donner un père & un appui à votre enfant ? Oh ! je ne nie pas qu'il ne soit mon enfant, Mademoiselle, mais—C'est assez, *Henry*, pour que vous ne puissiez pas abandonner, ni lui ni sa mère que vous avez aimée, & qui pour son malheur vous a aimé aussi.

Il y a aimer, & aimer, Mademoiselle; si le malheur n'étoit pas venu de m'avoir aimé, il auroit pu venir d'en aimer un autre. Cet *aimer* là n'est pas rare, & je n'en puis faire beaucoup de cas. C'est vous, Mademoiselle, qu'elle aime véritablement; elle a toujours mis ses soins à vous servir, à vous plaire : quant à me contenter, moi, cela alloit comme il pouvoit. Si elle m'eût tout de bon aimé, auroit-elle eu tant de

prévenances pour Monsieur *la Croix* ? Je lui ai dit, plusieurs fois : *Joséphine*, laissez là votre François, je ne m'accomode pas de ses manières avec vous. Quand je puise l'eau, scie le bois & trais la chèvre pour vous, cela doit vous suffire. S'il fait des prâlines & des pâtés, qu'il les fasse sans vous, & vous faites le reste de l'ouvrage sans lui. Cela n'a servi de rien.

Vous m'étonnez beaucoup, dit Madame de *Vaucourt*. . . . *Joséphine* n'aura pu empêcher *la Croix* de lui rendre quelques services, dit *Emilie*, mais qu'est-ce que cela prouve ? rien au monde dont vous deviez vous offenser, & je suis bien sure, qu'une fois qu'elle vous aura pour mari, & pour protecteur, vous n'aurez nul sujet de vous plaindre. Ses serments &, sa reconnoissance vous l'attacheront pour jamais. Elle vous

aimera, non seulement comme elle vous a aimé, quand elle voyoit en vous, un beau jeune-homme fort amoureux, elle vous aimera, comme elle m'a aimée, moi. Elle partagera ses soins, entre vous, son enfant & moi. Ma portion sera encore assez bonne, car elle a le cœur excellent, & tant d'adresse & d'activité! . . . Allons, Monsieur *Henry*, ne refusez pas de vous laisser rendre heureux, par ma *Joséphine*.—Heureux, Mademoiselle! & si je suis jaloux, serai-je heureux? & si Monsieur *la Croix*. . . . comment dirai-je cela honnêtement? . . . . serai-je heureux? *Joséphine* vous sera fidelle, c'est moi qui vous en réponds, dit *Emilie*. Je ne sais, dit *Constante*, pourquoi *la Croix* vous inquiète si fort. *La Croix* se marie. Est-il vrai? dit *Henry*. Très-vrai, dit Madame de *Vancourt*; à telles enseignes,

parce que je fais les préparatifs de mon départ. Après demain, Monsieur *Henry*, on ne verra plus à Altendorp ni *Emilie*, ni *Joséphine*. *Joséphine* prit la main de sa maîtresse, & l'inonda de larmes; Madame de *Vaucourt* pleuroit. Nous gagnerons notre vie & celle de ton enfant, dit *Emilie*; tu ne saurois regretter un homme si dur, si inhumain. Vous & mon maître, vous ne vous verriez donc plus? dit *Henry*, d'une voix qui décéloit son attendrissement; non cela ne se doit pas. Celle à qui vous voudriez faire un si grand sacrifice, doit mériter beaucoup, & il faut bien que je fasse aussi quelque chose. Mon maître, elle & vous; voilà trois personnes, dont j'aurois le malheur à me reprocher; c'est trop: tiens, dit-il, en s'approchant lentement de *Joséphine*; tiens, voilà ma main. . . . . Si Monsieur *la Croix* se

marie,

marie, peut-être, te contoit-il son amour pour *Mathilde* ou pour *Thérèse*, au lieu de t'en conter, comme je l'ai cru. Ma main d'ailleurs est donnée, il ne faut plus regarder en arrière. *Joséphine*, hors d'état de répondre serra la main d'*Henry*, baisa celle de sa maîtresse & courut dans sa chambre, pour y pleurer & remercier Dieu on liberté.

Madame de *Vaucourt* pria *Henry* de passer avec elle, chez son père & sa mère, à qui elle apprit le mariage qui venoit de se conclure. Comme elle crut voir, qu'ils étoient plus surpris que réjouis, elle répandit sur la table, quelques poignées de ce métal, qui éblouit tant d'yeux: tenez, dit-elle, voilà la dot de *Joséphine*, prenez-la, & n'en parlez-point. En même tems, elle les quitta & courut trouver *la Croix*, qui venoit d'être déterminé, par un argument

ment tout pareil, à épouser soit *Mathilde*, soit *Thérèse*, soit telle autre jeune fille qu'il voudroit choisir. Avec les talents, la figure, & l'argent qu'il avoit, il eût pu épouser tout le village.

Etes vous décidé ? lui dit Madame de *Vaucourt*. Oui, dit *la Croix*, j'ai été chez notre plus proche voisine, c'étoit autant de pas d'épargnés, & puisqu'il me faut épouser une Allemande, autant vaut l'une que l'autre. Je pense même que cette petite *Mathilde* sera plus susceptible que bien d'autres, de prendre une certaine tournure. Et avez-vous parlé au père, à la mère, à la fille? Oui, Madame, tout cela étoit ensemble. Je leur ai *baragouiné* quelques mots d'Allemand : *Mann, Frau, Beweiben.* Le père & la mère ont crié *herr gott ja ! ja !* La fille a souri & rougi ; c'est une chose faite.—C'est fort bien *la Croix*, je ferai

ce

ce que j'ai promis & au-delà. Où en est *Hans* de ses blessures ? Madame, sa jambe & son bras sont parfaitement guéris, & il n'a plus qu'un bandeau sur l'œil droit, & un grand emplâtre sur la joue gauche . . . C'est fort bien *la Croix*; allez lui dire que je le prends à mon service, & qu'il vienne, dès ce soir, coucher ici.—J'irai, Madame—Quant à vous *la Croix*, vous pourrez être logé chez votre beau-père, après votre mariage. Le jour, vous serez chez moi, & il ne tiendra qu'à vous d'y mener votre femme ; mais allez chercher *Hans*.—J'irai, Madame, il ne fera pas d'ombrage, j'espère à Monsieur *Henry*.—Ni à vous, *la Croix*.—Ah moi, Madame, cela est différent.—Vous êtes homme d'esprit, Monsieur *la Croix*, & de plus très-honnête homme. Je m'attends de votre part, à la conduite la plus raison-

nable.—Madame est bien bonne. Si j'osois, je dirois que c'est elle qui a bien de l'esprit. Elle connoît ses gens. C'est toute autre chose que ses dames Allemandes, elles n'auroient pas imaginé en vingt ans, ce que Madame a arrangé en un quart-d'heure. Madame de *Vaucourt* sourit, revint rendre compte à *Joséphine*, du mariage de *la Croix*, & engagea *Emilie*, à se rendre à l'invitation de Madame d'*Altendorp*.

Elles rencontrèrent *Théobald*, qui étoit fort en peine de ne point voir revenir *Henry*. *Constance* lui raconta ce qui s'étoit passé ; pour *Emilie*, elle en étoit si étourdie, qu'elle ne pouvoit parler. ... *Théobald* fatiguoit Madame de *Vaucourt* de ses questions. Il se faisoit répéter tout ce qui s'étoit dit, & vouloit être informé de chaque mot, avec l'accent & le geste : croyez vous, disoit-il, qu'-

qu'*Emilie*, eût pu se résoudre à quitter Altendorp ? Oh non ! répondit Madame de *Vaucourt*. Au reste, peut-être.... je ne sais.... Elle prévoyoit apparemment l'effet que produiroit cette fleur de rhétorique. L'esprit d'*Emilie* se forme, se perfectionne extrêmement.... Puisse, disoit *Théobald*, son cœur ne se pas gâter ! Madame de *Vaucourt* l'assura, qu'il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là, & qu'elle avoit trop bien placé ses affections, pour n'être pas toujours la plus estimable personne du monde, en même tems qu'elle en devenoit la plus aimable. L'innocence est une fort belle chose, ajouta-t-elle ; mais ce n'est pourtant qu'une vertu négative, une vertu d'attente ; elle n'offre aucune ressource pour les occasions difficiles, elle n'amuse ni ne console, elle ne donne conseil ni secours.

Les jours suivants, on s'occupa à faire les préparatifs des deux mariages. *Joséphine* s'en méloit peu. Elle ne quittoit sa maîtresse, que pour aller auprès de ses futurs parents, dont elle gagna le cœur par mille prévenances. Avec sa maîtresse, ses empressements étoient plus vifs & plus tendres qu'ils n'avoient jamais été. Croyez, lui disoit-elle souvent, que je sens jusqu'au fond de l'ame ce que vous avez fait pour moi. Un jour entr'autres elle lui dit : eh ! ne pensez pas, Mademoiselle, que je ne respecte pas ces vertus, dont j'ai mal parlé dans un moment de désespoir. Si vous vous estimez par elles, moi aussi, je sens bien qu'elles vous parent, & je suis bien aise, que vous les ayez. Chacun a une vertu à sa manière, la mienne est de tout faire pour vous. Je me suis vouée à vous, je mourrois, pour vous con-

conserver la vie. Il m'a semblé quand vos parents sont morts, que Dieu me disoit : " Elle n'a plus que toi, prends-en soin, & fais tout pour elle." Ah ! je n'ai point assez fait ; mais j'aime votre candeur, & même sans trop savoir à quoi elle étoit bonne, je me suis surprise à la trouver belle.

Aller tout droit son chemin dans ses actions & dans ses paroles, sans s'embarrasser de ce qui peut en arriver, a je ne sais quoi que je respecte ; & je crois, que c'est la vertu des gens de qualité. Toutefois, ils ne doivent pas la pousser trop loin. S'il leur plaît de ne rien craindre pour eux, à la bonne heure, c'est du courage ; mais s'ils ne se mettent en peine de rien pour les autres, c'est dureté. Mon intention est de vous imiter à un certain point ; d'abord pour vous plaire d'avantage & être plus digne

de vivre avec vous ; puis aussi, parce que c'est mieux, sur-tout dans l'etat où je vais entrer. Je suis bien résolue à ne point dissimuler avec mon mari, & pour cela, à ne rien faire qu'il faille dissimuler. Si je reçois un billet, je le rendrai sans le lire ; si l'on me donne un ruban, je le rendrai sans le déplier ; & s'il s'agissoit de quelque discours galant, je repousserois vivement le cajoleur ; car recevoir, lire, écouter ces choses-là, puis le dire à un mari, c'est très-imprudent pour soi, & très-désagréable pour lui ; & quand on les taît, quand on dissimule, le mari & la femme, ou les amants, ou les amis, n'importe ce qu'on est, se deviennent comme des étrangers, & n'ont bientôt plus rien à se dire. Au reste, Mademoiselle, j'aurai beau faire, notre union ne battra jamais que d'une aile ; mais j'ai voulu vous dire mes bonnes

nes intentions, & que votre exemple n'est pas perdu pour moi. *Emilie* la loua & tacha de lui donner de l'espoir.

Le jour de la célébration des deux mariages étant venu, Madame de *Vaucourt* fit préparer un grand repas, qu'on lui permît de donner dans la cour du château. Tous les parents d'*Henry*, tous ceux de *Mathilde* y étoient.

La Croix en fit les honneurs, avec assurance & politesse. *Joséphine* s'y montra obligeante & modeste. Pendant le *broubaha* du diner, des santés, des bouteilles, on avoit préparé, vis-à-vis du château, un feu d'artifice. La table & les convives cachoient ceux qui y travailloient, de sorte que la nuit venue, ce fut une grande surprise pour toute la compagnie rassemblée au château, de voir brûler quantité de soleils, de

gerbes,

gerbes, de girandoles, & quantité de fusées s'élancer dans les airs.

Au bout d'un quart-d'heure, il ne resta de ce brillant tintamare, qu'un portique illuminé, décoré du chiffre de Monsieur & de Madame d'*Altendorp*, & deux rangées de lampions, qui bordant l'avenue, & traversant le grand chemin, s'étendoient jusqu'aux habitations des deux épouses. Les parents, les époux, tous les villageois accourus pour voir le feu d'artifice, prirent le chemin qui leur étoit tracé. *La Croix* resta au village; *Henry* revint, disant que depuis l'âge de dix ans, il n'avoit pas découché de l'antichambre de son maître. *Henry* ne se rappelloit pas la veille de *St. Sigismond*.

Emilie & *Constance* soupèrent au château. Madame d'*Altendorp*, & son fils dirent à cette dernière les choses les

plus

plus obligeantes sur la fête, & le bon goût qui y avoit présidé. Ce mot de *bon goût* amena une petite discussion sur le *goût*, que *Théobald* prétendit n'être point du tout l'apanage de ses compatriotes. Je ne les en respecte assurément pas moins, dit-il ; mais je trouve qu'il y a presque toujours quelque chose de trop dans tout ce qu'ils font, disent ou écrivent. La Comtesse *Sophie* de *Stolzheim* se récria, ainsi fit le vieux Baron d'*Altendorp*. On voulut me prendre pour juge ; je m'en défendis, alléguant la partialité dont on pouvoit me soupçonner, & dont peut-être en effet je n'aurois pu entièrement me garantir. . . . On insista. . . . Alors, je dis que le goût me paroissoit être né à Athènes, d'où il avoit été porté à Rome, lors de la conquête de la Grèce ; qu'oublié, presque par-tout, pendant un tems assez long, il

s'étoit

s'étoit rencontré chez les Maures, qui en avoient fait part à l'Espagne, ensuite à l'Italie, & que les deux Médicis l'avoient apporté en France; qu'en Italie il s'étoit attaché aux peintres, aux musiciens, aux architectes, au lieu qu'en France, il avoit tourné au profit de l'esprit, des ouvrages d'esprit, & qu'il avoit rendu la vie privée plus agréable & l'individu plus aimable. Laissons-là quelques exceptions, continuai-je, en m'adressant aux deux Françoises, & avouons que nous manquons de goût & sommes mesquins, dans les ouvrages de l'art qui ont le public pour objet; dans ceux qui demandent unité, grandeur, dignité. Mais ce n'est pas là, que notre mauvais goût m'a le plus choqué. Notre prétendue gaieté du Carnaval étoit digne des tems barbares, nos masques faisoient pitié & horreur.

. . . .

Après

Après tout, quel peuple n'a pas son Carnaval & ses orgies hideuses, sans compter des spectacles aussi cruels que dégoutans? En Angleterre, les combats de coqs, les combats de chiens, les combats d'hommes, presque brutes, dont la tête s'est durcie par les coups, & pour les coups; en Espagne les *auto da fées*, & les combats de taureaux; à Berne la procession de Pâques. . . . Si l'Europe est tout-à-l'heure replongée dans la barbarie, comme on a lieu de le craindre, ce malheur lui arrivera avant que sa civilisation ait été nulle part complette & entière. Vous avez évité de parler de l'Allemagne, me dit Madame d'*Aldendorp*. Croyez, Madame, lui dis-je, que ce n'est pas chez vous, qu'on peut penser que l'esprit, le goût, la générosité, que rien enfin de ce qui est agréable & beau, manque

manque aux Allemands, ni à l'Allemagne. Chacun me remercia par un coup-d'œil ou un sourire ; & comme il étoit tard, *Emilie* & *Constance* se retirèrent sous la garde de *Hans*, le balafré.

L'on se tromperoit, si l'on croyoit que *Théobald* oubliât un seul instant son amour, qu'il perdît de vue un seul instant l'espoir, le dessein de s'unir à ce qu'il aimoit. Mais quand il étoit parfaitement content d'*Emilie*, il étoit si heureux, qu'il n'osoit pour ainsi dire, toucher à son bonheur ; & quand il n'étoit pas si content, il avoit une autre espèce de crainte. *Théobald* aimoit, avec la plus vive & la plus délicate passion. Dans les commencements, il avoit tantôt redouté beaucoup, tantôt espéré tout du cœur de sa maîtresse, sans s'être refroidi pour elle un seul instant, & depuis quelque tems avec

autant

autant d'amour que jamais il avoit eu plus de sécurité. Actuellement, ce n'étoit plus cela.

La conduite d'*Emilie*, dans l'aventure de *Joséphine*, lui présentoit ensemble, des motifs d'admiration, & des motifs d'une défiance qu'il combattoit, & qu'il nourrissoit en même tems. N'avoit-elle point trop pressé *Henry*, se méfiant de *Joséphine* ? Madame de *Vaucourt* en imaginant tout-à-coup de marier *la Croix*, avoit épargné à *Emilie* une affirmation hasardée; mais *Emilie*, néanmoins étoit résolue de réussir à tout prix. Et *cette fleur de rhétorique*, comme l'avoit appellée Madame de *Vaucourt*, quelle dangereuse présence d'esprit ne supposoit-elle pas ? mais si véritablement elle étoit décidée à quitter Altendorp, si, à cet égard, sa déclaration avoit été sincère, il ne falloit plus se croire aimé, & c'étoit à

Henry, qu'il devoit le bonheur de voir encore *Emilie*. Oh *Emilie!* disoit-il quelquefois, en se promenant seul dans des lieux sauvages & solitaires; quand tu te montrois si attentive à ce que disoit *Théobald*, quand tes regards suivoient ses moindres mouvements, n'étoit-ce de ta part que feinte, adresse, artifice? ne voulois-tu qu'enlacer un malheureux dans tes filets? tu ne m'as point dit que tu m'aimois, mais tu ne m'en as pas moins trompé. Peut-être, que ton cœur, que je croyois sincère & pur comme le mien, est faux & perfide.

Le pauvre *Théobald* étoit si inquiêt, il avoit l'air si tourmenté, qu'*Emilie* s'imagina que ses parents le pressoient d'épouser sa cousine, & elle disoit à *Constance*, qu'il faudroit peut-être faire pour lui, ce qu'elle auroit fait pour *Joséphine*, & s'éloigner d'Altendorp. Dieu

sait ce qu'il m'en coûteroit ! disoit-elle en soupirant, mais si mon éloignement rendoit moins pénible à *Théobald* le sacrifice, que sans doute on exige, il ne me seroit pas permis d'hésiter. Bon ! disoit Madame de *Vaucourt*, supposé que Théobald fût capable de se laisser donner pour femme cette petite envieuse, il faudroit vous montrer tous les jours à eux, jusqu'à ce que la tête eut tourné, à l'un de regret, & à l'autre de jalousie ; mais j'attends toute autre chose de sa part.

Attentif autant que personne, au noir souci de *Théobald*, je crus en deviner la cause, & plusieurs fois en présence d'*Emilie*, je fis tomber la conversation sur des sujets analogues aux pensées qui le tourmentoient ; mais *Emilie*, n'imaginant point qu'elle eût à se justifier ni à rassurer son amant, n'en saisissoit

aissoit jamais l'occasion. Enfin, je dis à *Théobald :* vous voyez qu'elle n'est pas aussi fine, ni aussi adroite que peut-être vous le craignez. Que voulez-vous dire ? me dit-il en rougissant, car jamais il n'avoit laissé échapper la moindre plainte ni le moindre soupçon contre sa maîtresse. Je lui détaillai alors, ses propres idées, & je le conjurai de mettre *Emilie* sur la voie, pour qu'elle s'expliquât nettement.

C'est ce que fit *Théobald*, & avec succès. *Emilie* raconta naïvement ses premières notions de vertu, puis les modifications, qu'elle s'étoit vu forcée d'y faire. Honnêteté, franchise, sensibilité, délicatesse, tout ce qu'on désire de trouver au cœur d'une femme, se voyoit dans le cœur dont elle nous développoit les replis. *Théobald*, sans la blâmer, sans même lui laisser appercevoir qu'il l'eût accusée,

accusée, se montroit l'admirateur d'une vertu plus sévère, plus inflexible. Monsieur votre fils, dit *Constance* à Madame d'*Altendorp*, est-il lui-même ce qu'il veut que soient les autres ? Si cela est je ne dis pas que je l'en aime mieux, mais au moins pourrai-je lui pardonner son exigeante rigueur. Comment vous répondre ? dit Madame d'*Altendorp*; en supposant que mon fils ne courbe jamais la régle, mais dans certains moments la méconnoisse, la brise, la jette loin de lui, est-il lui-même, oui ou non, ce qu'il veut que l'on soit ? Quand la passion aveugle, égare, dit *Théobald* en baissant les yeux, qu'est-ce que l'on est ? on cesse d'être soi-même. Quoi, Monsieur, dit *Constance*, vos passions vous maîtrisent à ce point ! cela est bien redoutable. *Théobald* d'accusateur devenu accusé, se sentit plus doux

comme plus modeste, & fut reconnoissant à l'excès, du silence qu'*Emilie* voulut bien garder.

Ayant fait en sorte de l'éloigner un peu des autres dames, il lui dit, avec embarras : on me pardonnera du moins d'être exigeant sur ce qui me regarde ; aimerois-je comme je fais, si je pouvois être facile à contenter sur tous les sentiments de l'objet de ma passion ? . . . . Vous avez dit à *Henry*, que vous quitteriez Altendorp, s'il n'épousoit pas *Joséphine*. Le pensiez vous ? l'aviez vous résolu ? l'auriez vous fait ? Quand je commençai à le dire, répondit *Emilie*, je ne voulois qu'essayer un nouveau moyen de toucher *Henry*, mais en parlant, je m'exaltai de bonne foi ; & lorsque je dis à *Joséphine : nous gagnerons notre vie & celle de ton enfant* ; j'étois résolue ; je quittois Altendorp. . . . .

Vous

Vous quittiez Altendorp! dit tristement *Théobald.*—Je n'ai rien, Monsieur, je suis pauvre & expatriée, je n'ai point d'autres sacrifices à faire, que ceux de mes goûts & de mon bonheur; laissez-moi quelque générosité de cœur, de conduite, je n'en puis avoir d'autre. Le sacrifice que j'aurois fait à *Joséphine,* je le ferois à Madame de *Vaucourt,* je le ferois à vous s'il le falloit. A moi! s'écria *Théobald:* c'est moi au contraire que vous sacrifieriez..... vous êtes libérale de moi, de moi seul. Ces jours derniers, reprit *Emilie,* je pensois en vous voyant inquiet & triste, qu'il pouvoit vous être agréable ou plutôt qu'il pouvoit vous convenir que je m'éloignasse. Vous vous trompiez, Mademoiselle, s'écria *Théobald,* vous vous trompiez. Ah tant mieux, dit *Emilie.* Je la vis, je lui entendis prononcer ces paroles:

paroles. Quels yeux! quel accent! quel doux son de voix! *Théobald* étoit hors de lui. *Emilie* s'en alla, sans qu'il la suivit. Il ne voyoit rien, il délíroit, il nous regardoit tous avec des yeux absents, égarés. Sa mère lui dit: je vous ferai le plaisir d'avouer, que je m'attache beaucoup à elle.

Aussi-tôt qu'il fut en état de m'entendre, je le conjurai de se modérer, d'attendre une occasion favorable pour proposer à son père, cette *Bru*, qui ne pouvoit pas lui convenir beaucoup, mais que cependant il accepteroit. Encore un peu de sagesse & de contrainte, lui dis-je, & j'ose vous promettre que vous serez heureux; mais un emportement, tel que ceux dont parle Madame votre mère, gâteroit tout & plongeroit dans la douleur, non seulement vous, mais *Emilie*.... Oui, *Emilie* aussi,

aussi, s'écria *Théobald*. Son sort est lié au mien irrévocablement. Vous en êtes bien sur, n'est-il pas vrai ? vous en êtes bien sur ? Oui, lui dis-je, oui. Il fallut le répéter cent fois : il sembloit que ma conviction sanctifioit, sanctionnoit son serment. A la fin, il me promit d'être raisonnable.

On entroit au mois d'Octobre ; Madame de *Vaucourt*, plus sensible au froid qu'une autre, à cause du long séjour qu'elle avoit fait dans les pays méridionaux, se sentit assez incommodée de la fraîcheur de l'air, un jour qu'elle avoit dîné au château, & retourna chez elle avec moi de très-bonne heure, mais sans permettre qu'*Emilie* l'accompagnât. On avoit apporté, en son absence, un paquet qui contenoit deux ouvrages nouveaux. Nous gardâmes l'un pour le lire ensemble au coin de son feu, elle envoya,

envoya l'autre à *Emilie*. C'étoit une nouveauté charmante, l'*Adèle de Sénange* de Madame *Flahaut*, que tout le monde a lue, que tout le monde a admirée, si ce n'est pourtant, le vieux Baron d'*Altendorp*. *Emilie* en lut haut le premier volume, sans s'appercevoir de l'ennui du Baron.

Théobald alloit commencer le second, quand son père, las de bailler, se retira dans sa chambre, où sa femme le suivit par complaisance & à regret. Restoit *Emilie*, *Théobald* & la jeune Comtesse. On en étoit à cette fête, où sans le vouloir, sans le savoir, *Adèle* légère, étourdie, innocemment coquette, désoloit le pauvre *Sydenham*. *Théobald* trépignoit, se fâchoit, juroit presque, & finit par jetter le livre dans le feu. Adroite & prompte, *Emilie* le dérobe aux flammes qui le ménaçoient. Quelle extravagance !

gance, dit la Comtesse ! ce que vous lisez n'est-il pas extrêmement joli ? Joli ! s'écria *Théobald* ; joli ! c'est effroyable, c'est désolant, mais donnez ; voyons ce que cela deviendra & si l'amant. . . . . donnez, il vaut mieux lire. Cela me calmera peut être. Il lut jusqu'à la fin, sans dire un seul mot & resta frappé de la dernière ligne. . . . *je ne puis vivre heureux, sans elle ni avec elle.*

Pendant que la Comtesse adressoit quelques réflexions à *Emilie*, tant sur l'ouvrage, que sur l'étrange humeur de son cousin, celui-ci va trouver la femme de chambre de sa mère, qui avoit été sa nourrice & sa *bonne* ; & la prie instamment d'attirer la jeune Comtesse, hors de la chambre, pour qu'il pût être seul quelques instants avec *Emilie*.

Madame

Madame *Hots*, enchantée de rendre un service à son jeune maître, le promet. Il rentre. Quelle n'est pas son impatience ? Madame *Hots* paroît enfin, & dit à Mademoiselle de *Stolzheim*, qu'une caisse d'étoffes d'automne & d'hyver venoit d'arriver de Francfort, pour elle, & pour Madame d'*Altendorp*, & qu'il falloit venir voir & choisir. Demain, de jour nous verrons mieux, dit la soupçonneuse *Sophie*. Madame *Hots* insista, disant qu'il seroit mieux de renvoyer tout de suite ce qu'on ne voudroit pas garder. Vous avez raison, dit la Comtesse, après avoir réfléchi un moment, montons chez ma cousine ; mais elle n'y monta point, comme nous le verrons bientôt, & Madame *Hots*, qui avoit fait porter la caisse dans la chambre de Madame d'*Altendorp*, fut

appellée

appellée avec impatience, pour présider à l'ouverture, & au déballement.

Je ne puis vivre heureux sans vous, dit *Théobald*, dès qu'il se vit seul avec *Emilie*; mais avec vous, je serai le plus fortuné des hommes, pourvu que vous vous trouviez heureuse de vivre avec moi. *Emilie* rougit, & ne répondit point. Avez-vous senti, *Emilie*, quelque penchant pour moi, dès la première fois que vous m'avez vu? Oui, répondit *Emilie*... Nos anciennes petites querelles n'ont-elles pas altéré ce penchant?—Non.—Ai-je le jour, occupé vos pensées? Ai-je été la nuit l'objet de vos songes? *Emilie* sourit, & dit qu'elle n'étoit pas sujette à rêver. Oh *Emilie*, vous n'avez pas été comme moi dans de continuelles agitations! Tantôt, je me flattois d'être aimé, tantôt je craignois de ne pas l'être; pour vous,

votre ame est calme & paisible. Je n'ai jamais eu de doutes sur vos sentiments, dit *Emilie*. Oh *Emilie!* que vous avez bien raison! je vous aime avec une tendresse, avec une passion dont vous ne pouvez concevoir l'idée. M'aimez-vous la moitié autant que je vous aime? Suffirai-je à votre cœur, comme vous suffisez au mien; & le souvenir de votre patrie & des charmes qu'elle a eu pour vous, n'empoisonnera-t-il pas votre existence? Mon vrai pays, depuis quelque temps, c'est *Altendorp*, dit *Emilie*, en jettant le regard le plus doux sur *Théobald*; & je sens depuis quelque temps, que mon pays sera par-tout où vous serez. Si vous avez des parents que vous vouliez revoir, je vous mènerai auprès d'eux, & supposé que le service de ma patrie, pût me conduire dans la vôtre, j'irois plus volontiers qu'ailleurs, parce

que les premiers goûts de votre jeunesse, s'y trouveroient mieux satisfaits. Je suis exigeant, chère *Emilie,* mais je ne demande pas plus de vous, que je ne suis disposé à faire pour vous . . . me préserve le ciel d'admettre aucune inégalité dans l'union dont j'attends tout mon bonheur ! Si je veux être tout, je veux aussi tout faire, je veux appartenir tout entier à celle que mon cœur a choisi, à mon amie, ma maîtresse, ma femme. Oui, ma femme ! oui, vous l'êtes ! je n'en aurai jamais d'autre !

En même temps, *Théobald* s'élance vers *Emilie,* il alloit se jetter à ses genoux, quand une porte, se fermant avec bruit, en fit ouvrir une autre qui auparavant étoit mal fermée; celle-ci étoit entre l'antichambre & le sallon, celle que l'on fermoit, donnoit de l'antichambre dans le vestibule. *Théobald* y

courut, & ne vit personne. *Emilie* fort émue, le conjure de la reconduire chez elle à l'instant.

Pendant qu'*Henry* allumoit un flambeau, *Théobald* fit de vains efforts, pour rassurer sa tremblante maîtresse : c'est à present, que je cesse d'être tranquille, dit *Emilie*; j'éprouve à mon tour le trouble que vous vous plaigniez d'éprouver seul, & dont vous sembliez faché de me croire incapable. Vous voir exposé à des reproches, à des chagrins, & penser que nous sommes peut-être à la veille d'une séparation éternelle, me tourmente à un point inexprimable. Rien ne peut plus nous séparer, dit *Théobald*. J'atteste le ciel que je ne me laisserai pas séparer de vous. Je n'ai eu d'inquiétude que sur votre cœur; ce moment me persuade qu'il est tel que je le désirois. Pardonnez,

donnez, mais malgré ce que je vous vois souffrir, c'est le plus beau moment de ma vie.

Ils sortirent du château ; *Henry* portoit le flambeau devant eux, & comme ils passoient devant les fenêtres de la chambre où nous étions, nous les vîmes. Madame de *Vaucourt* & moi, s'acheminant vers le logis d'*Emilie*... on eut dit, des amans que l'Hymen venoit d'unir. L'air radieux de *Théobald*, la contenance timide d'*Emilie*, sa tête penchée, ses yeux baissés, rendoient la ressemblance frappante & le tableau charmant. Mais l'heure pressoit ; il fallut séparer ceux qu'on auroit voulu joindre à jamais. Je pris la place d'*Emilie*, & retournai au château avec *Théobald*.

On nous attendoit. Nous nous mettions à table, quand Mademoiselle de *Stolzheim* entra dans la salle à manger,

& après s'être plainte d'une indisposition légère, mais qui la forçoit à se retirer, elle demanda qu'on voulut bien lui donner une voiture, pour aller voir le lendemain, sa mère à Osnabruk. On lui offrit des chevaux avec la voiture, mais elle en avoit déjà fait demander à la poste. Son air, quoiqu'elle nous assurât qu'elle reviendroit bientôt, me parut sinistre. Le lendemain avant le jour, j'entendis les fouets claquer, les cors sonner, la Comtesse étoit partie.

Théobald, selon l'étiquette, auroit dû être debout avant elle, & l'escorter à cheval, une lieue ou deux, mais il ne s'étoit pas seulement réveillé. Jamais son sommeil n'avoit été si profond; jamais ses rêves n'avoient été si agréables.

Il étoit près de midi, quand il parut au sallon & demanda du chocolat, on s'étonna

s'étonna de le voir si tard, & sa mère lui en demanda la cause. Je ne sais, répondit-il, je n'ai pas là-dessus des idées bien claires, mais je me sens plus heureux qu'à l'ordinaire, & il faut me gâter un peu; afin que de toute façon, par ma mère comme par une autre, je sois le plus content de tous les hommes. Vous ne m'en paroissez pas le plus sensé, dit Madame d'*Altendorp*.

La matinée se passa dans l'abandon le plus gai & le plus aimable; le dîner fut comme la matinée; *Théobald* s'étoit donné la permission de ne point s'habiller. Il avoit son frac du matin, & ses cheveux étoient en désordre. Seroit-ce par hazard l'absence de ma noble cousine qui me mettroit dans cette humeur? dit-il à sa mère. A peine avoit-il prononcé ces mots & porté à

son

son père la santé de toutes ses parentes à tous les dégrés possibles, que voilà les mêmes fouets, les mêmes cors que le matin, faisant un bruit enragé. La même voiture vole, arrive, s'arrête, & il en sort la Comtesse mère, & la Comtesse fille de *Stolzbëim*. Quelle apparition! s'écrie *Théobald*, en courant gaiement au-devant d'elles. Je ne puis pas dire, Mesdames, que je vous désirasse, il faut oser s'attendre un peu à certaines félicités, pour songer à les désirer. Bon Dieu! Mesdames, quelle majestueuse gravité; changez-là, de grâce, en un gracieux sourire, pour vous mettre à l'unisson de l'humeur qui règne ici. Le désordre de ma toilette vous choque peut-être, mais apprenez que c'est l'indolence du bonheur qui m'a fait rester comme vous me voyez. . . . . A tout cela point de réponse.

La

La Comtesse mère, entrant dans la chambre où nous étions, ne salue que Monsieur & Madame d'*Alexendorp*, & les prie de passer avec elle, dans une autre chambre. *Théobald* m'oblige à me remettre à table avec lui, boit, rit, chante, se lève ensuite & se met à jouer du clavessin. La petite Comtesse, absolument délaissée, m'auroit fait pitié si la noire malice pouvoit en faire.

Pendant ce tems-là, Madame de *Steinbein*, racontoit au Baron & à sa femme, tout ce que *Théobald* avoit dit la veille à *Emilie*; car la Comtesse *Sophie*, se tenant auprès d'une porte, qu'elle avoit laissée entr'ouverte tout exprès, n'en avoit pas perdu un mot. En montant avec Madame *Hois*, elle avoit prétexté je ne sais quoi, qu'il falloit qu'elle prit dans le sallon; & celle-ci étant appellée par sa maîtresse, comme je l'ai déjà dit, n'avoit

n'avoit pu faire autre chose, que de la laisser descendre. Quand elle sut qu'elle n'étoit point rentrée au salon, elle eut les plus grandes craintes, mais pensant que le mal étoit fait, & qu'il étoit irréparable, elle ne jugea pas à propos d'affliger, sans utilité son chef *Théobald.*

Après le récit, très-circonstancié des protestations & promesses que *Théobald* avoit faites, sans se rappeller, le moins du monde, ses parents ni l'autorité paternelle, Madame de *Stolzheim* parla de l'engagement résolu, & selon elle contracté avec la Comtesse sa fille, & s'étendit beaucoup, tant sur l'horreur d'un pareil manque de parole, que sur la perte des brillantes espérances, que l'alliance projettée, donnoit à *Théobald*. Monsieur le Baron, Grand-Maître à telle Cour, Monsieur le Comte, Grand-Veneur

à telle autre, Monsieur le Chancelier, Monsieur le Général, Monsieur l'Evêque, Monsieur le Coadjuteur, qui tous étoient ses proches parents, seroient furieux, & nuiroient autant qu'ils auroient pû servir.

Cela ne sera pas, dit Monsieur d'*Altendorp*; planter là votre fille, méconnoître mon autorité, fâcher tant de personnages respectables & vindicatifs; non cela ne doit pas être .... suivez moi. Pendant que j'ai mon indignation toute fraiche dans la mémoire, je parlerai à mon fils comme il faut. Madame d'*Altendorp* voulut envain retarder & modérer le coup de massue. Son mari lui disoit : ma cousine a parlé & très-bien parlé. Je m'en tiens à ce qu'elle a dit & ne veux pas que vous dérangiez mes idées. Suivez moi, vous dis-je; il

faut

faut que mon fils *Théobald* épouse la Comtesse *Sophie* de *Stolzheim*.

On vint à nous; ainsi la lourde buse & le cruel épervier tombent sur la mésange où sur le gai pinçon.

Théobald fut d'abord écrasé de la ménaçante gravité de son père, de la tristesse de sa mère, & de l'air furibond de celle qui prétendoit l'appeller son gendre. Elle se hâta de prendre la parole.... Monsieur, vos parents savent tout, dit-elle; le Baron votre père, est de mon avis sur tous les points, & plus indigné encore que moi de l'horreur de votre procédé. Je veux bien l'oublier dans ce moment, & je vous demande avec douceur, si vous êtes disposé à réparer vos torts, & à épouser de suite ma fille..... Non, Madame, répondit *Théobald*. Comment, non! s'écria son père...

père. . . . de grâce, laïssez moi parler, dit la Comtesse, j'y mettrai plus d'indulgence que vous, & certainement je ne dirai que ce que vous avez pensé vous même. Voulez-vous, Monsieur, prendre aujourd'hui l'engagement formel d'épouser ma fille, puis vous éloigner d'Altendorp, pour y revenir quand vous aurez oublié votre aventurière? Non, dit *Thédbald*; moi, prendre le moindre engagement avec celle qui m'a joué un tour aussi noir! Vous seriez flatté de ce qu'elle a fait pour ne pas vous perdre, dit Madame de *Stolzheim*, si une ridicule & honteuse passion ne vous empêchoit de l'apprécier; mais vous en jugerez mieux, quand vous serez revenu à vous-même; & il n'y a pour cela qu'un moyen; c'est de vous éloigner de la maudite sirène qui vous ôte la raison. . . . Je lui ordonne de s'en éloig-

ner, dit Monsieur d'*Altendorp*. . . . Vous pourrez voyager agréablement & vous montrer avec éclat, aux cours de Brunswick, de Berlin, de St. Pétersbourg, continua la Comtesse. . . . Sans doute, dit Monsieur d'*Altendorp*.--Par-tout, vous serez protégé par mes parents & ceux de ma fille. . . . Cela sera extrêmement agréable & flatteur, dit Monsieur d'*Altendorp*.—Vos parents vous donneront tout l'argent nécessaire.—Un crédit indéfini, dit Monsieur d'*Altendorp*.

Depuis quelques moments, *Théobald* n'écoutoit plus, & nonchalamment assis, caressoit son chien dans un coin de la chambre. Sa mère s'approche de lui, & lui demande s'il consent à s'absenter pendant quelque temps, à faire un voyage ? *Théobald* se lève, fait quelques pas, & se rapprochant de sa mère ; oui, dit-il, j'y consens, ma bonne, ma ten-

dre, mon aimable mère ! oui, j'y consens, quoiqu'il m'en coûte infiniment de vous quitter. Souvenez-vous que vous m'avez dit : *je m'attache beaucoup à elle*, & aimez moi & pardonnez moi. Il ne faut pas qu'il revoie sa Circé, dit Madame de *Stolzheim*. Non, sans doute, dit le Baron ; il faut qu'il parte ce soir même, & que jusques-là, il ne sorte pas du château ; ni son *Henry* non plus, dit Madame de *Stolzheim*. Quels nobles détails ! dit *Théobald*, avec un sourire dédaigneux ; & passant devant les deux Comtesses, il alla baiser la main de son père, il embrassa tendrement sa mère, puis vînt me dire adieu, en me priant de ne pas le suivre. Nous l'entendîmes donner des ordres, pour que sa chaise fut prête avec quatre chevaux de poste pour dix heures du soir. On ne le vit plus. Sa porte fut fermée. *Henry* ne

sortit même pas de son appartement, & Madame *Hots*, qui lui porta en pleurant les lettres de change que lui envoyoit son père, nous dit l'avoir vu immobile dans un fauteuil, tandis qu'*Henry* préparoit coffres, porte-manteaux, cassette, sans oublier quatre pistolets qu'il venoit de charger. Un moment après on rapporta à Madame de *Stolzheim*, quelques lettres de recommendation qu'elle avoit jugé à propos de joindre aux lettres de crédit.

Je ne savois que penser de tout ce que je voyois; comment expliquer le départ & toute la conduite de *Théobald*? qu'étoient devenus ses serments? avoit-il dit un seul mot en faveur de son amour ou de sa maîtresse? pour me conformer à ce qu'il avoit paru désirer de moi, je ne quittai pas un instant, Madame d'*Altendorp*; mais

je

je n'avois dans l'esprit, qu'*Emilie* & l'affreuse surprise qu'elle auroit le lendemain.

Elle tenoit compagnie à Madame de *Vaucourt*, qui un peu incommodée du froid, n'étoit pas sortie de son lit ce jour-là. Toutes deux expliquant mieux que *Théobald* ne l'avoit fait, les derniers événements de la veille, s'entretenoient avec inquiétude, des suites qu'on en pouvoit craindre. N'avoir rien appris de nous de toute la journée, étoit un motif de plus d'inquiétude.

A dix heures & demie, *Emilie* entend frapper doucement à sa porte. Elle court ouvrir elle-même, & ce n'est pas sans effroi qu'elle voit *Henry* venir chez elle à une heure si indue. *Joséphine* l'avoit suivi. . . . est-il arrivé quelque chose de fâcheux à votre maître, dit *Emilie* d'un ton ému? Oui & non, Mademoiselle;

mais il n'est pas question de cela : quelqu'un qui a un très-grand intérêt à vous parler, vous attend sur le grand chemin au bout de votre rue. Qui, *Henry?* Un malheureux, à qui vous seriez au désespoir, d'avoir refusé cette consolation. . . . . Ne peut-il venir ici? Non, Mademoiselle; il fuit, il est proscrit & ne pourroit se montrer sans le danger le plus grand. . . . Votre maître est-il là? Oui, Mademoiselle; venez vite, venez sans crainte. Moi qui me suis marié, pour que vous ne vous séparassiez pas de mon maître, moi qui sais, qu'il pardonneroit à peine au ciel, le mal qui vous arriveroit, vous exposerois-je, oserois-je vous exposer au plus petit danger? votre hésitation est un outrage, & si je l'ose dire, une folie. Avancez, il n'y a pas un moment à perdre, avancez pendant que je fermerai

la porte. *Joséphine* vouloit suivre sa maîtresse, mais *Henry*, se tournant promptement, lui mit l'une de ses mains sur la bouche, & de l'autre lui donna un sac d'argent : ne dis mot & ne remue pas, lui dit-il, ou tu t'en repentiras le reste de tes jours. En même tems, il pousse *Joséphine* dans la maison ; il ferme la porte, & vient retrouver *Emilie* qu'il soutient & presse sa marche tellement, qu'elle arrive en un instant où son amant l'attendoit. Il démêle son effroi, & craignant sa résistance il lui dit, en lui prenant la main : N'appellez pas, ne criez pas chère *Emilie* ; on viendroit à nous, & toutes les circonstances donnant à mon action l'apparence d'un rapt, vous ne sauriez vous-même, me sauver d'une mort ignominieuse.

On vouloit me séparer de vous; mais ce qu'on a imaginé pour cela, va hâter notre union. Venez avec moi; ma foi vous est donnée : je réitère ici mes serments devant Dieu & devant la Nature, qui m'écoute en silence; venez, vous n'avez que ce moyen d'être à l'homme que vous avez dit aimer & qui vous adore. En même tems *Henry* & *Théobald* de concert soulèvent *Emilie*, & la placent dans la chaise : *la route de Bremen*, dit doucement *Henry* au postillon.

Oui, doucement en effet, mais non si doucement, que *Joséphine* ne l'entende. Il y a une autre porte à la maison d'*Emilie* que celle qui donne dans la rue; *Joséphine* ne l'ignore pas; elle est sortie par cette porte, & traversant trois jardins, franchissant divers obstacles

comme

comme elle est fait au tems où sa taille étoit svelte & sa démarche légère, elle est arrivée aussi-tôt qu'*Emilie*, tout auprès de la chaise de poste, n'étant séparée du grand chemin que par une haye, mais bien cachée, tant par la haye que par l'obscurité de la nuit.

Les voyageurs partis, *Joséphine* revint en pleurant & raconta mot pour mot à Madame de *Vaucourt*, ce qu'avoit dit *Henry*, ce qu'avoit dit *Théobald*, & le silence & le départ d'*Emilie*.

Sans perdre son tems à s'étonner, Madame de *Vaucourt* sort de son lit, s'habille, fait lever *Hans*, va réveiller *la Croix*, & regardant sa montre : je vous donne, dit-elle à chacun, dix louis, si dans dans trois quarts-d'heure, je suis en carosse ; puis elle m'écrit ce qu'elle peut écrire, & charge *Joséphine* de me dire le reste. " Si les parents

" par-

" pardonnent & consentent tout de
" suite, me disoit-elle; il n'est point
" arrivé de mal. On croira que c'est
" un voyage concerté avec eux, que
" je suis partie avec les amants. *Emilie*
" ne sera point vue sans moi sur la
" route. Déterminez les parents, en-
" gagez Madame d'*Altendorp* à partir,
" à nous suivre; partez tous deux;
" *Joséphine* viendra avec vous. Elle
" sait de quel côté ils sont allés, elle
" me l'a dit, c'est ce qui me rend sûre
" de les rejoindre. Elle vous le dira,
" dès qu'elle vous verra embarqués &
" nous apportant des paroles de pardon
" & de paix. Qu'on songe qu'il est
" question de sauver à *Emilie* & à *Théo-*
" *bald*, c'est-à-dire, à ce que l'on peut
" connoître de plus beau, de meilleur,
" de plus aimable; qu'il s'agit, dis-je,
" de leur sauver blâme, honte, cha-

" grin

" grin, & de leur assurer la plus douce
" félicité qui existe. Si l'on hésite &
" qu'on tarde un seul jour, le public a
" jugé, la tâche est faite & sera in-
" effaçable. Je les engagerai à s'ar-
" rêter au premier gîte honnête. C'est
" là, que je vous attends avec Madame
" d'*Altendorp*, la bonne *Hots* & *Joséphine*.
" Un peu de faste seroit très-à-propos,
" & nous ôteroit tout air d'aventure.
" Si vous ne venez pas, vous n'enten-
" drez plus parler d'*Emilie* ni de *Théo-*
" *bald*. Je les envoie ou les emméne
" au bout du monde, & il ne me restera
" plus qu'à ôter *Joséphine* d'Altendorp
" *le désert et le dégradé*."

Il frappoit minuit ; Madame de *Vaucourt* saute dans sa berline, *la Croix* sur le siége, *Hans* sur l'un des quatre chevaux ; & les voilà qui suivent les pas de *Théobald* & d'*Emilie*. On alla d'abord fort

fort grand train, mais on se ralentit, quand on entendit rouler devant soi une chaise de poste. Peu-à-peu, on l'atteignit, & si Madame de *Vaucourt* l'eut voulu, elle se seroit fait entendre d'*Emilie*; mais la crainte de lui faire peur enchaînoit sa vivacité.

Théobald, plus ennuyé, qu'effrayé de cette voiture qui touchoit presque la sienne (car si l'on eut été à sa poursuite, on se seroit pressé de la joindre tout-à-fait); ennuyé, dis-je, de se voir accompagné de la sorte, *Théobald* fait ranger & arrêter sa chaise sur l'un des côtés du chemin, croyant que la berline passeroit . . . . point du tout, elle s'arrête . . . . Qui êtes vous? crie *Théobald* surpris, & il avoit la main sur un de ses pistolets. . . *Constance* & *Constance* seule, dit Madame de *Vaucourt*; *Emilie* s'élance; elle est déjà dans les bras de

son

son amie. Que voulez-vous ? que prétendez-vous, dit *Théobald* .... Suivre votre sort, dit *Constance*, & le rendre aussi doux, qu'il me sera possible. Montez dans ma voiture, nous suivrons ensemble, la route que vous avez prise.

Ils ne s'arrêtèrent qu'à Hoya, qui n'est déjà plus dans la Westphalie. Là, les deux dames très-fatiguées, se jettèrent sur un lit assez propre. *Constance* s'y endormit profondément; & *Emilie* elle-même, auroit dormi, malgré la prodigieuse agitation que son aventure lui avoit causée, si *Joséphine* eût pu lui sortir de l'esprit. *Constance* avoit eu beau lui expliquer ses raisons, *Emilie* auroit voulu qu'elle eût emmené *Joséphine*.

Celle-ci n'étoit pas moins occupée de sa maîtresse; nous l'avons quittée à minuit; l'idée de se coucher ne lui étoit

seulement pas venue. Je ne m'étois pas couché non plus ; & à cinq heures & demie du matin, je la vis entrer dans ma chambre, tenant à la main, la lettre de Madame de *Vaucourt*. Je lus, ma surprise ne fut pas plus grande que ma joie, de tout ce que j'avois craint. *Emilie* abandonnée, étoit ce qui me touchoit le plus.

Je fis éveiller aussi-tôt Madame d'*Altendorp*, & la fis prier de venir chez son mari, où j'allois l'attendre. Tout dépendoit, selon moi, de la première impression & cette première impression fut heureuse. Le vieux Baron prit cette fois, toutes les idées de Madame de *Vaucourt*, qu'il aimoit beaucoup, & fut tenté de rire de tout ce qu'elle avoit fait & imaginé. Comme elle y va cette femme, dit-il, le diable n'est pas plus inventif. Allons, elle a raison ; il faut finir

finir cela vite & honorablement; *Emilie* est plus belle & meilleure, si j'ose le dire, que la Comtesse *Sophie de Stolzheim*. Si quelqu'un nous blâme, ce quelqu'un aura tort, car ce n'est pas notre faute. Allons, un peu de faste; Madame de *Vaucourt* veut un peu de faste. Quatre de mes chevaux ont assez bonne mine, on ne prendra pas garde aux autres. *Joban*, *Conrard*, *Ulrich* mettront leurs habits de livrée; *George* le chasseur mettra son habit le plus neuf. Allons, cela aura fort bon air. Madame la Baronne d'*Altendorp*, mon épouse, a meilleur air qu'aucune dame à vingt lieues à la ronde; *Théobald* est beau, la mariée est belle, & quand vous reviendrez, ce sera un fort beau cortège. Mais ne manquez pas de ramener Madame de *Vaucourt*, car sans elle, je m'ennuyerois cet hiver, & à

cause d'elle, je voudrois que le voyage fut le plus court possible.

Madame d'*Altendorp*, aux premiers mots qu'avoit dit son mari, s'étoit allée préparer au départ. Le Baron se leva, pour voir l'effet que feroit l'équipage, & quand nous fumes prêts à partir, il courut au bas de l'avenue pour nous voir passer. Je ne sais comment il se fit, que le moins malin des hommes, une fois qu'il fut en train de gaiété, imagina comme une chose fort plaisante, l'étonnement qu'auroient à leur réveil, les deux Comtesses; il fut grand en effet; mais ne parlons plus d'elles.

Quand nous fumes à l'endroit où *Emilie* s'étoit laissée enlever, *Joséphine* monta dans le carosse. Allons nous, certainement, dit-elle, non les chagriner mais leur faire plaisir? Oui, certainement,

ment, oui, je vous le jure, dîmes nous en même tems, Madame d'*Altendorp* & moi. *La route de Bremen,* cria alors *Joséphine* au cocher, & nous prîmes la route de Bremen, & le soir nous arrivâmes à Hoya.

Tout ce qu'on nous dit, tout ce que nous répondîmes, seroit trop long à raconter. La joie de *Théobald,* en voyant sa mère, ne se peut comparer qu'à celle qu'elle eût en le revoyant. *Henry,* reçut d'abord, assez froidement son épouse; mais chacun lui avoit tant d'obligation, sa maîtresse, auparavant inquiète & triste, eut tant de joie quand *Joséphine* lui fut rendue, qu'il fallut que le sentiment d'*Henry* se mit d'accord avec le sentiment général.

On repartit de Hoya le lendemain. On alla jusqu'à Hambourg, où l'on acheta des habits & des dentelles. *Emilie*

refusa obstinément, les bijoux qu'on lui offroit, si ce n'est un fort beau rubis, sur lequel Madame de *Vaucourt*, avoit fait graver un C & E entrelacés. Je pense, que ce sera jusqu'à la mort, le cachet d'*Emilie*; & *Théobald*, qui aime la reconnoissance & respecte l'amitié, n'en sera pas jaloux.

Au bout de quinze jours, ils revinrent. Tout le village alla au-devant d'eux. Quinze jours après leur retour, ils furent mariés. Une des ailes du château, étoit restée à-demi bâtie. *Constance* demanda & obtint de pouvoir l'achever, la meubler, l'habiter. J'aurois pu rester, Madame d'*Altendorp* le désiroit. *Théobald* & *Emilie* me pressèrent de passer, au moins l'hiver avec eux, mais je trouvai peu sûr, pour mon repos, de passer un hiver entier auprès de *Constance*.

. . . . . .

Je

Je ne trouve pas, dit la Baronne de *Bergben* au Commandeur, quand il eut fini sa lecture, que vos Trois Femmes prouvent quoi que ce soit ; mais elles m'ont intéressée, & c'est-là, tout ce que je demandois. Cela doit donc aussi me suffire, reprit le Commandeur ; mais n'avez-vous pas quelqu'estime, pour chacune de mes Trois Femmes. Je ne puis le nier, répondit la Baronne. Eh ! dit le Commandeur, ai-je prétendu autre chose ? *Joséphine*, n'est rien moins que chaste, & vous l'estimez cependant, parce qu'elle est très-bonne fille, qu'elle aime sa maîtresse, & se conduit avec elle mieux que bien. *Constance*, garde une fortune, qu'on a reprochée à ses parents, qu'on lui reproche à elle-même ; mais elle sait avec sagesse, en justifier la propriété à ses propres yeux ; elle s'en rend digne, par le noble usage qu'elle en

en fait, & elle mérite l'estime générale. *Emilie*, si scrupuleuse d'abord, s'accoutume à l'inconduite de sa femme de chambre, à la jurisprudence étrange, sophistique peut-être de son amie, & enfin, se laisse enlever par son amant, sans dire un seul mot ni faire la moindre résistance. Cependant, vous ne sauriez ne la point estimer; & cela, parce que renonçant à la perfection qu'elle aimoit, il lui reste d'être bonne amie, bonne maîtresse, amante dévouée, & que même l'amour, l'amitié, la reconnoissance, qui lui ont fait perdre quelque chose de son inflexible vertu, s'enrichissent de cette perte, & substituent un autre mérite, à celui qu'elle leur sacrifie.

Si je vous eusse parlé d'un de ces êtres qu'on rencontre souvent, qui même, lorsqu'ils ne font pas de mal, ne font aucun bien, ou ne font que celui qui

leur

leur convient; qui, n'ayant que leur intérêt pour guide, n'en supposent jamais aucun autre au cœur d'autrui, vous l'eussiez surement méprisé. De l'esprit, des talents, des lumières, rien ne vous réconcilieroit avec un homme de cette trempe. Il faut voir en un homme, pour pouvoir l'estimer, que quelque chose lui paroît être *bien*, quelque chose être *mal*; il faut voir en lui, une moralité quelconque. . . .

Avec ce *quelconque*, vous donnez une grande latitude à nos vertus, ou plutôt à nos vices, dit la Baronne. Si un homme s'avisoit de se permettre tout, hors de faire gras le Vendredi, & de travailler le Dimanche, que diriez-vous de lui? J'étudierois ses facultés & m'informerois de son éducation, répondit le Commandeur; & si je voyois, que de bonne foi, il met plus d'importance

aux

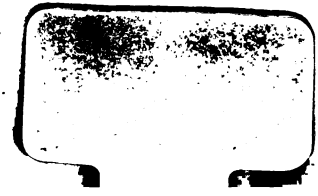
aux observances que vous dites, qu'à nul autre devoir, j'oserois bien le déclarer imbécille, mais non totalement immoral.

La Baronne reprit : Mais ne remarquez vous pas que la dévotion de *Joséphine*, qui ne la sauve pas de ses foiblesses, n'est pas du tout d'un bon exemple, & je crains que plusieurs personnes de ma société ne trouvent cela fort mauvais ? .... Ce ne sera pas ma faute ; & ce n'est sûrement pas mon intention, dit le Commandeur .... *Joséphine*, a comme beaucoup de gens, une piété qui pour être grossièrement conçue, n'en est pas moins de la piété, & elle pensoit que ses fautes ne la dispensoient point des pratiques de la religion. Je ne sais pas ce qu'elle pense, aujourd'hui, mais ce dont je répondrois, c'est que le serment qu'elle a fait d'être fidelle à

la foi conjugale, pèse sur elle, & qu'elle ne le violera pas.

Mais ne pensez-vous pas, dit la Baronne, que vos Trois Femmes, si elles étoient connues, seroient d'un mauvais exemple? ne craindriez-vous pas, que l'estime qu'on seroit forcé de leur accorder, ne fut une espèce de sauvegarde, un brevet d'impunité, pour des fautes destructives du bon ordre! Point du tout, répondit le Commandeur. *Joséphine* a souffert, & souffre encore; son mari lui accordera-t-il jamais, cette tendre confiance, qu'il auroit pu avoir pour une femme chaste, & qu'il eût épousée, sans y être contraint? *Constance* a souffert, & n'est peut-être pas sans inquiétude. A mon avis, on n'a rien à lui reprocher; mais il n'en est pas de même, des auteurs de sa fortune, & qui sait comment ils ont vécu, & comment ils sont morts?

morts ? Ne vous en a-t-elle jamais fait l'histoire? demanda la Baronne. Jamais, répondit le Commandeur ; elle a seulement permis à *Emilie*, de me dire ce qu'elle lui en avoit appris. Que fait-on actuellement à Altendrop? dit la Baronne ; y est on heureux? Je vous apporterai, dit le Commandeur, différentes lettres, que j'en ai reçues.

FIN DU VOL. I.

63644793